

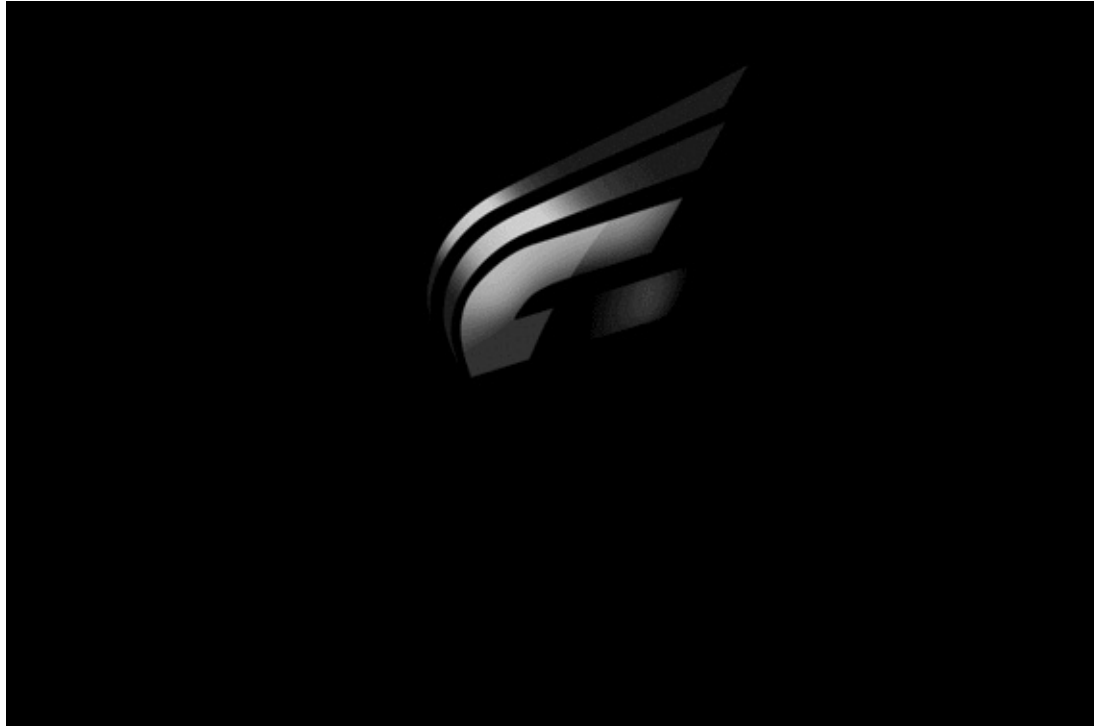


*Pardonne-moi
si tu peux...*

Marilyne Weiss



PARDONNE-MOI SI TU PEUX... MARILYNE WEISS



© Marilyne Weiss

© Leila Bouslama - Chez CLM, 2016, pour la couverture

Correction : Patricia Nivoix

Ceci est une œuvre de fiction. Les personnages, lieux et événements décrits dans ce récit proviennent de l'imagination de l'auteur ou sont utilisés fictivement. Toute ressemblance avec des personnes, des lieux ou des événements existants ou ayant existé est entièrement fortuite.

Les auteurs reconnaissent que les marques déposées mentionnées dans la présente œuvre de fiction appartiennent à leurs propriétaires respectifs.

Tous droits réservés. Cette œuvre ne peut être reproduite, de quelque manière que ce soit, partiellement ou dans sa totalité, sans l'accord écrit de la maison d'édition, à l'exception d'extraits et citations dans le cadre d'articles de critique.

Avertissement sur le contenu : Cette œuvre dépeint des scènes d'intimité entre deux hommes et un langage adulte. Elle vise donc un public averti et ne convient pas aux mineurs. La maison d'édition décline toute responsabilité pour le cas où vos fichiers seraient lus par un public trop jeune.

ISBN : 9782373870817

Dépôt légal : Octobre 2016

www.sidhpress.com

59 Rue de Paris

60000 Beauvais

[Lundi 22 Octobre](#)

[Mercredi 24 Octobre](#)

[Samedi 21 Février](#)

[Dimanche 22 Février](#)

[Lundi 23 Février](#)

[Mardi 24 Février](#)

[Mercredi 25 Février](#)

[Jeudi 26 Février](#)

[Samedi 28 Février](#)

[Trois mois plus tard...](#)

Lundi 22 Octobre

LOREN

Derrière son bureau en bois massif, le Docteur Efferl m'évalua longuement avant de reprendre la parole.

— Vous avez fait d'incroyables progrès, mademoiselle Clarke. Votre optimisme et votre sens de la ténacité ont sans aucun doute participé à votre rétablissement. Néanmoins, les cauchemars récurrents qui perturbent votre sommeil ne peuvent être que le fruit d'un trouble émotionnel persistant.

Sans blague !

J'avais compris toute seule que le fait d'être clouée à un mur pendant qu'un *bourreau* prenait son pied à me cribler de balles n'était pas le rêve le plus sain du monde.

Pourtant, ce cher psychiatre avait raison, il y avait eu de nettes améliorations ces derniers mois. Je pouvais maintenant sortir de chez moi sans trembler comme une feuille, et je ne tombais plus dans les pommes au moindre bruit. Sauf bien sûr s'il s'agissait de coups de klaxon ou d'éternuements, les sons les plus imprévisibles qui soient.

Il réajusta ses lunettes et continua.

— Pour se reconstruire psychologiquement après une agression, il est important de dépasser les trois phases de thérapie, comme vous l'avez fait avec brio. Cependant, il vous reste encore une étape à franchir, et qui n'est pas des moindres : pardonner à son agresseur. Il ne s'agit pas forcément de l'exprimer avec des mots, mais de le penser réellement, de le ressentir. Ce n'est que lorsque vous vous sentirez prête pour cela que vous retrouverez toute votre paix intérieure.

Pardonner à mon agresseur...

Écarquillant les yeux, j'ouvris la bouche et la refermai plusieurs fois avant de me souvenir que le mode « poisson rouge » ne m'avantageait pas.

Hélas, une agression à l'arme à feu laissait inévitablement des séquelles. Les policiers avaient employé le terme « miraculé ». Un cambriolage dans une petite maison de banlieue qui avait mal tourné alors que je longeais une rue latérale. L'homme cagoulé qui avait sauté d'une fenêtre s'était retrouvé face à moi, brandissant son pistolet et me réduisant au statut de proie, piégée. La scène n'avait duré qu'une fraction de seconde, mais les sensations étaient encore palpables. L'angoisse, la vague de détresse qui m'avait submergée, et la terreur lorsqu'il avait pressé la détente dans une effroyable détonation qui résonnait encore à mes oreilles.

À présent, je ne cessais de me répéter que j'étais en vie et que tout cela appartenait au passé. Mais la douleur causée par la balle qui avait traversé mon épaule était beaucoup moins rationnelle que moi. Et même si la blessure avait cicatrisé durant ces derniers mois, cette agression avait bouleversé mon quotidien.

Durant de longues semaines, j'étais restée confinée dans mon appartement, usant simultanément mon canapé et ma télécommande, avant d'oser remettre le nez dehors. Millie, ma meilleure amie, avait fait preuve d'une patience sans limites en m'encourageant à poser un orteil sur le paillason, puis un second, et enfin le pied tout entier, jusqu'à ce que j'accepte de replacer le paillason à l'extérieur de l'appartement pour recommencer la manœuvre. Mais rien à faire, je me sentais continuellement en danger.

J'avais été à peine soulagée à l'annonce des trois ans de prison dont avait écopé le malfaiteur . Quant au fait de savoir qu'il n'en ferait probablement que la moitié, un rapide calcul m'avait appris

qu'il serait libre d'ici treize mois.

Est-ce que j'étais prête à lui pardonner ? C'était une question que j'allais étudier. Peut-être. Un jour. Si je n'avais rien de mieux à faire...

— Hum... oui, je vais... y réfléchir.

— Très bien. En attendant, je vous conseille de continuer les sorties, étape par étape en augmentant progressivement la durée. Avez-vous prévu quelque chose prochainement ?

— Oui, je sors ce week-end avec Millie, au *Clover Pub*. J'essaierai d'y rester deux heures entières.

Il approuva avec tout l'intérêt d'un médecin satisfait de son patient.

— C'est excellent, mademoiselle Clarke. Aussi, je vous propose d'espacer les séances, disons, tous les quinze jours, si cela vous convient.

Waouh ! Cela ne faisait plus que deux séances par mois, j'étais aussi fière que si j'avais décroché un diplôme.

Pourtant, je ressortais du cabinet l'esprit confus. Tous les efforts que j'avais accomplis jusqu'à présent me paraissaient insignifiants face à la nouvelle requête du Docteur Efferl. Cependant, ce psychiatre avait déjà prouvé ses compétences, et ses conseils m'avaient sortie de l'impasse plus vite que je ne l'aurais pensé. Alors peut-être devais-je lui accorder ma confiance une dernière fois.

**

MATHIAS

Derrière ses lunettes rectangulaires, ce type a l'air encore plus d'un escroc que moi. Ses yeux évaluent toutes les stratégies possibles. Cela fait plus d'un quart d'heure qu'il épluche le dossier et étudie ma situation. Je ne vois pas ce qu'il peut y apporter, c'est juste une situation merdique.

Mais mon frère le paye très cher pour qu'il me fasse sortir d'ici au plus vite, alors il se donne de la peine, et relit pour la centième fois les documents empilés sur la table.

Tout à coup, il lève la tête et m'adresse un rictus rusé, à croire qu'il vient de deviner le code bancaire de Bill Gates. Il va encore m'ennuyer, avec son jargon et ses phrases qui n'en finissent pas, mais je m'efforce de l'écouter. Cinq minutes de plus avec lui seront cinq minutes de moins dans ma cellule et, si cet avocat véreux a une idée pour m'en sortir, autant se montrer attentif.

— Compte tenu de votre dossier et de la conduite irréprochable dont vous faites preuve, je devrais vous obtenir une réduction de peine et trouver un ou deux vices de forme sans trop de difficultés, ce qui vous ferait quitter cet établissement d'ici un an. Néanmoins, je vois une solution qui permettrait d'écourter encore votre condamnation.

Je le fixe impatientement en attendant la suite. Cet enfoiré sait qu'il est mon seul espoir, alors il en profite pour faire durer le suspense. Il esquisse même un petit sourire satisfait avant de reprendre son sérieux.

— Soyons clair, monsieur Stevenson. Même si les faits sont survenus dans un moment de panique, vous avez tiré sur une femme. Votre conduite, aussi irréprochable soit-elle, ne suffira pas à accomplir des miracles comme votre frère le demande. En revanche, en vue d'obtenir une réduction de peine supplémentaire, vous pourriez élargir votre perspective, et opter pour le repentir. Il me semble que des excuses envers votre victime seraient un excellent atout dans votre dossier.

Je cligne des yeux comme s'il venait de me gifler. Ma victime...

Bordel ! Ce n'est pas ma victime ! Je ne sais même pas à quoi elle ressemble. Le ciel était noir, cette nuit-là. Tout s'est passé trop vite.

— Monsieur Stevenson ?

— Ouais... je...

Il s'incline de quelques centimètres au-dessus de la table et plisse les paupières pour capter toute

mon attention avec son air de truand.

— Je me doute que cela ne vous plaît guère, mais réfléchissez-y. Le juge prendra sa décision en fin de semaine. Si d'ici là, nous parvenons à faire venir cette femme jusqu'ici afin que vous lui présentiez désespérément vos excuses, tout peut aller très vite, et vous ne seriez peut-être pas obligé de moisir encore un an dans ce trou, dit-il en jetant autour de lui un regard de dédain.

Une table plus loin, un détenu s'entretient lui aussi avec son avocat. Et sur celle d'à côté, ce sont deux gosses qui viennent rendre visite à leur père. Dans le genre glauque...

Mais c'est la fenêtre au fond de la pièce qui a raison de moi. Elle a beau être opaque et quadrillée par une dizaine de barreaux en acier lourd, la lumière qui y filtre ne cesse de me rappeler que je ne me trouve pas du bon côté du mur. Je ne supporte plus les dix mètres carrés de ma cellule. Je ne supporte plus de faire profil bas lorsqu'on m'insulte et, par-dessus tout, je ne supporte plus cette odeur.

C'est l'odeur de la peur, du mépris et de la solitude. Alors c'est décidé. Je ferai n'importe quoi pour sortir d'ici.

— C'est d'accord. Demandez-lui de venir.

**

LOREN

— Loren ? Que se passe-t-il ?

Après deux longues minutes dans une dimension lointaine, le téléphone glissa de ma main moite et percuta le carrelage de mon salon.

— Loren ! Qui était-ce ?

Je me forçai à assimiler la question de Millie, puis baissai les yeux pour lire le nom que je venais de griffonner sur le calepin téléphonique.

— Maître... Faliyot. C'était Maître Faliyot.

— Qui c'est, celui-là ?

— L'avocat du type... qui m'a tiré dessus. Il veut me rencontrer pour... s'excuser, si j'ai bien compris.

— Tu ne lui as pas répondu d'aller se faire voir ?

— Je n'allais tout de même pas insulter son avocat, il n'y est pour rien. C'est étrange, ce matin, mon psy m'a justement expliqué qu'il me serait bénéfique de pardonner à mon agresseur.

Ce genre de coïncidence me donnait l'impression que le Karma avait une idée derrière la tête.

Millie m'observa, incrédule sous ses longs cheveux blonds.

— Loren Estelle Clarke, dis-moi que tu ne vas pas accepter de te rendre là-bas, seule, pour faire face à ce type.

— Bien sûr que non ! Je n'irai pas seule. Peux-tu m'accompagner ?

— Je trouve que c'est une très mauvaise idée, objecta-t-elle en secouant la tête. Je ne pense pas que tu sois prête à endurer un face à face avec un homme qui hante encore tes cauchemars. Tu ferais mieux de refuser. Si vraiment tu veux lui pardonner, passe-lui un coup de fil.

— Et pourquoi ne pas le rencontrer, tout simplement ? C'est l'occasion de voir à quoi ressemble ce taré et de savoir si je pourrais un jour lui pardonner.

Je ramassai le combiné du téléphone en m'assurant qu'il fonctionne encore et le replaçai sur sa base en prenant bien soin d'éviter le regard accusateur de Millie.

Mercredi 24 Octobre

LOREN

— Votre carte d'identité, s'il vous plaît.

Je fouillai dans mon sac à main pour en retirer mes papiers. La secrétaire me jaugea scrupuleusement, ses yeux faisant plusieurs allers-retours entre mon visage et ma photo d'identité, sans grande conviction. Pas étonnant. Ces nouvelles photos donnaient toujours l'impression d'avoir pris vingt kilos.

— Très bien, dit-elle finalement, vous pouvez passer sous le portique.

Elle me désigna un portique de détection semblable à celui des aéroports, du genre que l'on redoute de franchir, même en sachant pertinemment que l'on n'a rien à se reprocher.

Ce portique constituait la véritable porte du centre pénitentiaire, la limite qui séparait réellement l'intérieur de l'extérieur. Mes épaules se raidirent et mes jambes se mirent à flageoler. Je regrettais soudain d'avoir convaincu Millie de m'attendre dans la voiture. La secrétaire parut remarquer mon trouble, et m'adressa un regard bienveillant.

— Il me semble que cette visite n'est pas obligatoire, mademoiselle Clarke, vous êtes libre de la refuser, ou de revenir plus tard si vous le souhaitez.

Pas faux. Mais je ne m'étais pas tapé une heure et demie de route et une quinzaine d'exercices de respiration pour repartir maintenant.

— Merci, mais il faut que je le voie, affirmai-je en m'engageant sous le portique.

— Parfait. Dans ce cas, monsieur Stevenson vous attend dans la salle commune, suivez-moi.

— La salle commune... vous voulez dire qu'il n'est pas derrière une vitre de trente centimètres d'épaisseur, menotté et entouré d'hommes prêts à le descendre au moindre geste suspect ?

Elle me sourit patiemment.

— Monsieur Stevenson ne fait pas partie des détenus qui doivent s'en tenir au parloir. Mais si vous en faites la demande, je peux faire en sorte que votre entrevue se déroule dans ce cadre.

Courage Loren, tu entres là-dedans, et si sa tête ne te revient pas, tu ressorts. Pas d'obligation. Ce salaud est en prison, pas toi.

— Hum... non. Tout va bien, je vous suis.

Au fond d'un long couloir délabré, elle entrebâilla l'une des portes, me laissant jeter un rapide coup d'œil dans la pièce. Le gardien qui se tenait à l'entrée avait l'air de s'ennuyer ferme. La salle était propre, peinte dans des tons pastel, et éclairée par de grands néons. L'ameublement et la décoration étaient rudimentaires : quelques tables rondes entourées de chaises, et sur le côté, une banquette où traînaient des livres et des jouets d'enfants. Plusieurs des tables étaient déjà occupées. Assise à l'une d'elles, une femme agrippait les mains de son conjoint comme si elle craignait que celles-ci disparaissent. La suivante était occupée par deux hommes et un adolescent dont la conversation n'était visiblement pas des plus joyeuses, et une troisième par un homme seul, de dos, qui semblait fixer l'unique fenêtre de la pièce.

Mince, est-ce que c'était lui ? Vu d'ici, il paraissait bien plus jeune que je ne l'avais imaginé. La secrétaire me fit signe d'entrer.

— Êtes-vous prête ?

Non.

— Oui.

Elle me précéda et je lui emboitai le pas comme une enfant scotchée aux jupes de sa mère. Il me semblait tout à coup qu'elle marchait beaucoup trop vite. Pas la peine de courir un marathon, elle pouvait prendre tout son temps, je n'étais absolument pas pressée. Ma gorge était sèche et mon estomac partait en vrille à mesure que j'avancais. Les derniers mètres qui me séparaient de lui furent les plus difficiles à franchir.

— Monsieur Stevenson, mademoiselle Clarke est arrivée.

À ces paroles, il prit une profonde inspiration et se retourna pour me faire face.

Merde ! Je ne m'étais pas attendue à ça. Dans mes cauchemars, mon Bourreau avait la quarantaine bien passée et un air sadique, il était poilu et puait la transpiration.

Le type qui se trouvait devant moi avait sensiblement mon âge, et ne ressemblait en rien à mon tortionnaire. Chose qui, en fin de compte, m'agaça au plus haut point. Sa carrure athlétique n'était pas le problème, ni son visage aux traits parfaits ni même ses yeux d'un bleu électrique qu'il plongeait dans les miens, reflétant une sorte de confusion semblable à la mienne.

— Je vous laisse vous asseoir, me dit la secrétaire, prévenez le gardien si vous avez besoin de quelque chose.

J'acquiesçai d'un signe de tête et pris place à l'opposé de la table, le plus loin possible de cet individu. Il me détailla quelques instants avant d'ouvrir la bouche.

— Euh... Bonjour.

Ses paroles sonnaient presque comme une question, à laquelle je répondis froidement.

— Bonjour.

Il déglutit difficilement et toussota.

— Je... m'appelle Mathias Stevenson, je vous remercie infiniment d'avoir fait le déplacement pour venir... m'écouter. Il y a cinq mois, j'ai commis un acte irréparable, et je tiens à... à... m'excuser, pour les torts que je vous ai causés, sachez que je regrette...

Bon sang ! Son discours puait la leçon apprise par cœur, j'étais pourtant convaincue que même un beau gosse égocentrique tel que lui pouvait faire mieux que ça. Ce type possédait tout l'attirail du Bad boy prétentieux. Le coiffé décoiffé ultra stylé, les oreilles percées, probablement par des piercings dont il avait dû se séparer le temps de sa peine, et une posture naturellement rebelle et séductrice. J'aurais parié que des tatouages tribaux se cachaient quelque part sous sa blouse. Je le laissai finir son discours pathétique pour ne retenir qu'une seule et unique phrase.

— Les torts que vous m'avez causés ? Vous voulez parler du boulot que j'ai perdu ou du rencart auquel je n'ai jamais pu me rendre ? Oh, ou peut-être du fait que j'ai dû condamner tous les placards muraux de ma cuisine parce que je n'arrive toujours pas à lever le bras suffisamment haut pour y attraper quelque chose.

Fronçant les sourcils, il m'observa étrangement avant de poser ses larges mains sur le rebord de la table, penchant légèrement le buste en avant. Je me surpris à contempler béatement ses mains et ses longs doigts aux phalanges parfaites.

— Vous... vous avez perdu votre boulot... à cause de moi ?

— Ce n'était pas grand-chose, soupirai-je, juste un emploi de serveuse en attendant d'exposer mes peintures, mais j'aimais vraiment le restaurant où je travaillais.

Son regard passa de mon visage à mon épaule, et ses iris bleus se firent soudain plus sombres, presque tristes. Soit il jouait merveilleusement bien la comédie soit je lui faisais réellement pitié. Dans les deux cas, il pouvait aller se faire voir.

— Est-ce que vous allez... retrouver entièrement l'usage de votre bras ?

— Qu'est ce que cela peut vous faire ? demandai-je sur un ton que j'aurais espéré plus glacial.

Il ferma les paupières quelques instants comme si ma réponse lui était douloureuse, puis il passa plusieurs fois sa main dans ses cheveux.

— Je... je ne devais pas faire partie du casse, ce soir-là, mais j'ai fini par accepter. Mes deux complices m'avaient fourni une arme, juste au cas où. Lorsqu'on a entendu la voiture de police, j'ai paniqué et je me suis enfui par la fenêtre. En apercevant votre silhouette dans la ruelle, j'ai cru qu'il s'agissait d'un policier sur le point de m'arrêter, et j'ai pointé mon arme pour l'en dissuader. Je ne sais pas comment le coup est parti. Je... je suis... tellement désolé, pour tout le mal que je vous ai fait, et la souffrance. Je sais bien que ça ne changera rien, mais j'aimerais tant revenir en arrière.

Les yeux rivés sur mon épaule, ce flot de mots était sorti sans qu'il puisse les retenir, comme s'il lui était vital de les prononcer. Il n'avait soudain plus rien de l'homme prétentieux que son allure laissait transparaître.

Je devais me rendre à l'évidence. Il n'était ni un serial killer ni un dégénéré qui vivait dans le seul but de m'exterminer. Il était parfaitement coupable, mais je commençais à comprendre que tout cela n'avait rien de personnel.

C'était le moment. Je pouvais le dire parce que je le pensais vraiment, et surtout parce que je voulais aller de l'avant. J'inspirai lentement et me forçai à le regarder dans les yeux.

— Je vous pardonne.

Il eut un léger mouvement de recul et me scruta comme si j'étais devenue cinglée. Puis son expression se modifia encore, laissant émaner un sentiment de remords, et autre chose que je ne sus définir. Peu importe. J'étais parvenue à lui pardonner avec sincérité. Je me levai et replaçai ma chaise tandis qu'il me fixait toujours.

— Bon, et bien, je vais rentrer chez moi maintenant, déclarai-je simplement. Essayez de pratiquer des activités plus calmes à l'avenir. Genre, le tricot, ou la marche à pied.

Je me dirigeai vers la porte, laissant dans cette triste salle le poids énorme que je trimbalais en entrant. Bien sûr, tout n'allait pas redevenir comme avant simplement parce que Michael Myers était en réalité un beau gosse désolé. Mais c'était un pas de plus vers la guérison et l'autonomie. Je pouvais enfin dire adieu au Bourreau et tourner la page à tout jamais.

— Attendez !

Je me retournai.

— Je ne connais pas votre prénom.

Et alors ?

— Loren, lui répondis-je pourtant avant de passer le seuil de la salle commune.

**

MATHIAS

Loren.

Le gardien vient me chercher pour me raccompagner dans ma cellule. Celui qui est sympa, pas l'espèce d'abruti.

— Alors, j'ai entendu que ton avocat se démenait pour te faire sortir plus tôt ? Tu as de la chance, tes deux collègues sont encore coincés ici pour un moment.

— Ce sont les collègues de mon frère, pas les miens.

Je zieute le téléphone portable qui dépasse de sa poche.

— Est-ce que je peux vous l'emprunter une minute s'il vous plaît ?

Le gardien hésite, puis me tend son téléphone. Un tout nouveau modèle que je ne connais pas. Je bidouille les touches tactiles et m'emmêle les pinces jusqu'à tomber dans une configuration aberrante.

— Que cherches-tu exactement ?

— Rien, juste une adresse.

— Donne-le-moi, je vais t'aider. C'est à quel nom ?

Je lui jette un coup d'œil réticent avant de répondre.

— Loren Clarke.

— Héhé, c'est une pute que tu vois en prison ?

— Il n'y a pas de putes en prison.

— Bien sûr que si. Il faut seulement avoir le budget. Et la motivation.

Quelques secondes plus tard, il me tend son téléphone affichant l'adresse de Loren. Elle habite dans le centre de Nice. À quelques centaines de mètres de chez moi.

Je n'ai jamais eu autant envie de sortir d'ici que maintenant.

Samedi 21 Février

LOREN

— Tu es certaine qu’il n’y a pas de place plus près ?

— Je suis désolée, Loren, on a déjà fait trois fois le tour. Si tu préfères, je peux te déposer devant le pub et te retrouver à l’intérieur.

— Non, pas de problème. Ça me fera du bien de marcher dehors dans la nuit en croisant plein de types louches. Est-ce que ce mec est vraiment déguisé en concombre ?

— Ce doit être un enterrement de vie de garçon, détends-toi. C’est censé être une soirée tranquille, un petit concert au *Clover Pub*. Je suis là, et Clément nous attend devant l’entrée, il ne peut rien t’arriver.

Clément, le tout nouveau sex friend de Millie, était très sympathique, mais ce n’était certainement pas lui qui allait nous défendre si besoin était. Je réussis néanmoins à sortir de la voiture, puis à franchir les cinquante mètres qui nous séparaient du Pub.

À l’intérieur, la salle était bondée. Avant l’agression, c’était un endroit agréable que nous fréquentions régulièrement, et qui me permettait de décompresser et de m’amuser. Aujourd’hui, c’était devenu un test évaluant ma capacité à me sociabiliser et à supporter le bruit. Et il semblait que je ne m’en sortais pas trop mal jusqu’à présent.

Millie envoya Clément chercher nos boissons et nous dénicha une table non loin de la scène, où plusieurs groupes se succédaient dans des styles variés. J’essayai de me détendre malgré la foule et me concentrai sur les anecdotes sulfureuses de la nouvelle relation de Millie.

— Alors, comment réagiras-tu à ma place ?

Comme je ne savais pas si sa question concernait les fantasmes bizarroïdes de Clément, ou le fait que son « engin » ressemble à s’y méprendre à celui de son ex-petit ami, je me contentai d’une réponse vague.

— Tu sais, cela fait plus de huit mois que je n’ai pas eu de relations, je ne suis sans doute pas la mieux placée pour te répondre.

— Oh, Loren, excuse-moi de t’ennuyer avec tout ça. On va plutôt s’occuper de ton cas et te trouver quelqu’un de bien. Ce pub regorge de types célibataires, tu n’as que l’embarras du choix.

Millie avait raison, il était temps que je reprenne ma vie amoureuse en main. À vingt-cinq ans, je n’avais eu que deux relations durables. Si l’on considère bien sûr qu’une période de quatre mois peut être qualifiée de *durable*.

Clément revint avec nos consommations et s’assit si près de Millie qu’il semblait déjà prévoir de lui grimper dessus avant la fin de la soirée. Un quart d’heure plus tard, je décidai de leur laisser un peu d’intimité et me dirigeai vers le comptoir pour commander une deuxième tournée.

Ce soir, l’éclairage avait été modifié et amélioré en faveur de la scène. De nombreuses lumières colorées dansaient et clignotaient dans la salle, perturbant mes sens et mes repères. À chacun de mes pas, la foule se fit plus oppressante et le bruit assourdissant. Je pris soin d’inspirer calmement, me créant une sorte de bulle de protection qui me permit de me faufiler entre les corps déchaînés jusqu’à atteindre le bar.

— La même chose, demandai-je au barman en déposant les verres vides sur le comptoir.

Il acquiesça du menton et termina de servir le gars assis sur un haut tabouret à ma droite. Celui-ci tourna la tête pour me reluquer ouvertement et m’adressa un sourire charmeur.

— Bonsoir poupée, tu es venue seule ?

Oui, gros malin, et je bois trois verres à la fois.

— Je suis avec une amie et son copain.

Ma réponse sembla lui plaire. D'un mouvement fluide, il abandonna son tabouret pour s'approcher trop près de moi, m'infligeant une sensation d'étouffement, tandis que je m'évertuai à rationaliser les événements : un type quelconque essayait de me draguer. Rien de plus. Une situation des plus classiques lorsqu'on mettait les pieds dans ce type d'établissement.

Respire et souris, Loren !

— Je suppose que tu ne viens pas souvent ici, suggéra-t-il, sinon je t'aurais remarqué avant, une fille aussi jolie que toi ne passe pas inaperçue.

OK. C'était parti pour un forfait « drague à deux balles ». Je m'ordonnai mentalement de tenir le coup au moins cinq minutes. Bien que trois fussent déjà un exploit.

— Il est vrai que... je ne sors plus beaucoup ces derniers temps.

— Sais-tu à quel point tu es magnifique ? demanda-t-il en avançant ses doigts vers ma bouche. J'aimerais beaucoup me rapprocher de ces lèvres.

Je reculai précipitamment afin qu'il laisse mes lèvres tranquilles et me tournai vers le comptoir pour voir si mes boissons étaient prêtes. Le barman les posa devant moi au moment où le type sortit un billet de sa poche pour les régler.

— Non ! m'exclamai-je en le devançant pour payer moi-même le serveur.

Je n'étais pas le style de fille à laisser un homme qui ne me plaisait pas m'offrir un verre. Je voulais simplement rejoindre mes amis et m'éloigner d'ici pour que ce piètre dragueur me fiche la paix.

Sans comprendre le message, celui-ci revint à la charge avec un clin d'œil significatif alors que je tentais de me dégager. J'attrapai les trois verres entre mes mains en priant pour n'en faire tomber aucun et m'écartai du comptoir à reculons, jusqu'à ce que mon dos heurte quelque chose de dur.

Je fis volte-face... et lâchai l'un des verres, que le roc devant moi rattrapa d'une main sûre sans faire tomber une seule goutte de liquide.

Alors que je faisais tous les efforts du monde pour me souvenir comment respirer, mon cœur se mit à tambouriner violemment dans ma poitrine.

À moins que cet individu ait un frère jumeau, l'homme qui me faisait face était mon Bourreau. Et visiblement, j'avais largement sous-estimé sa musculature, dont les abdominaux saillaient sous son t-shirt moulant, nettement plus valorisant que la blouse qu'il portait au centre pénitentiaire. Une série d'anneaux en or striait son oreille droite et un large bracelet de cuir noir lui recouvrait l'ensemble du poignet.

Le regard bleu sombre qu'il arborait était parfaitement terrifiant. Ses iris, devenus presque noirs, foudroyaient sa proie sans aucune pitié, ne demandant qu'à la réduire en miettes.

Sauf qu'il ne s'agissait pas de moi, mais du piètre dragueur qui en voulait à mes lèvres l'instant d'avant. Jetant un coup d'œil par-dessus mon épaule, je vis celui-ci détaler vers le fond de la salle sans demander son reste. Et un de moins ! Restait le plus imposant. Je déglutis difficilement avant de prononcer les mots qui m'étouffaient.

— Que... qu'est-ce que... tu fais là ?

Le Bourreau baissa enfin son regard sur moi et ses traits se radoucirent.

— On se tutoie, maintenant ?

— Tu m'as fait un trou dans l'épaule. Ne me demande pas pourquoi, mais j'ai la conviction que cela me donne le droit de te tutoyer si ça me chante. Et il me semble aussi avoir droit à une réponse.

Que fais-tu ici, tu ne devrais pas t'ennuyer à mourir derrière des barreaux en ce moment même ?

— J'ai obtenu une réduction de peine supplémentaire pour bonne conduite... entre autres. Je suis désolé, je comprends que cela puisse te contrarier.

Dire que cette nouvelle était « contrariante » était un doux euphémisme, en effet, mais ne pouvant rien contre une décision judiciaire, le mieux pour moi à présent était de me tenir éloignée de toute cette histoire. Et de ce type !

— Ne sois pas désolé, dis-je sur un ton que j'espérais détaché, je t'ai pardonné. Tant mieux pour toi si tu as été libéré plus tôt que prévu. Et que fais-tu ici, dans ce pub ?

— Rien de spécial. Une simple soirée... entre amis.

Son timbre de voix était doux et grave. Je n'avais pas besoin de tendre l'oreille par-dessus la musique pour l'entendre.

— Oh, je vois, tu n'avais pas de cambriolage prévu ce soir ?

Il riva sur moi son regard magnétique et répondit avec sérieux.

— Non. J'ai d'autres projets désormais.

— Super... OK... super...

Il était temps pour moi de récupérer mon verre qu'il tenait encore entre ses mains et de rejoindre ma table où Millie devait s'impatienter. Il sembla comprendre mes intentions et fit un pas vers moi pour glisser le verre entre mes doigts libres.

— Bonne soirée, Loren, dit-il doucement avant de s'en aller.

Je le regardai s'éloigner avec une sensation étrange, puis regagnai la table où Millie et Clément avaient nettement progressé si j'en croyais la cuisse qu'elle avait passée par-dessus son entrejambe.

— Il est ici, lâchai-je en m'affalant lourdement sur ma chaise.

Millie s'arracha de la bouche de Clément comme on enlève un sparadrap.

— Qui ?

— Mathias Stevenson, alias le *Bourreau*. Le prisonnier qui n'est plus en prison. Ils l'ont laissé sortir pour bonne conduite.

— C'est révoltant ! s'exclama Clément.

— Peut-être, mais ça ne m'empêchera plus de vivre. La page est tournée, ne vous faites aucun souci pour moi.

Deux heures plus tard, j'étais épuisée et j'avais une fois de plus rempli mon contrat. Deux heures et demie dans un pub bruyant et grouillant de monde. J'avais hâte de raconter ce nouvel exploit au Docteur Efferl.

— Il est temps pour moi de rentrer, dis-je à Millie.

— Bien sûr, on te raccompagne jusqu'à la voiture.

Nous avions pour habitude de ne prendre qu'une voiture car Millie trouvait toujours un type à son goût pour finir sa soirée et sa nuit.

— Ne vous dérangez pas, elle est garée à cinquante mètres, et toute la rue est éclairée, je vais y arriver.

— Tu es sûre ? demanda Millie avec inquiétude.

— Oui, pas de problème. Je te téléphone dès je suis chez moi.

Elle m'adressa un sourire encourageant, et j'entrepris de zigzaguer une nouvelle fois entre les danseurs absorbés par le rythme effréné de la musique pop rock.

Comme dans une boîte de nuit, le volume avait augmenté progressivement sans que personne d'autre que moi s'en rende vraiment compte. Tout en longeant l'avant de la scène, je remarquai que les instruments grésillaient étrangement. Puis sans prévenir, le son se coupa une demi-seconde pour

hurler de nouveau l'instant d'après. J'essayai de ne pas en tenir compte et continuai ma progression. Lorsque je dépassai enfin l'extrémité de la scène, tout bascula.

La lumière éblouissante des ampoules se mit d'abord à vaciller, puis l'ensemble de l'installation électrique disjoncta et je me retrouvai plongée dans le noir. L'angoisse terrassa chacun de mes membres tandis que je luttais pour faire entrer l'air dans mes poumons. Le son des instruments laissa place à des vagues de cris et de rires qui me frôlèrent, me percutèrent, tournoyant jusqu'à s'infiltrer au plus profond de mon être.

Il fallait que je sorte d'ici coûte que coûte. Je rassemblai le peu de courage qui me restait et fis un pas en avant, puis un second, essayant tant bien que mal de me frayer un chemin entre les corps qui me bousculaient.

Au milieu de cette cohue, la terreur imposa à mon esprit un nouvel environnement. Celui que je redoutais plus que tout. Les cris se transformèrent progressivement en détonations, et le pub bondé devint une ruelle sombre, parsemée d'ombres armées et cagoulées attendant patiemment mon dernier souffle. Lorsqu'une douleur lancinante foudroya mon épaule, je perdis littéralement pied et chutai à genoux sur le sol carrelé, m'efforçant d'aspirer une dernière goulée d'air.

C'est alors que des bras encerclèrent mes côtes et me relevèrent comme si je ne pesais rien. Mon dos trouva appui contre une paroi solide que je ne pus définir.

— Je vais te sortir de là, assura une voix grave à mon oreille.

L'homme qui me tenait contre lui m'entoura fermement la taille de son bras, créant ainsi un rempart, et dégagea de sa main libre tout ce qui gênait notre passage. Si bien qu'en quelques secondes à peine, je me retrouvai dehors, sous l'enseigne du *Clover Pub*.

Inspirant l'air frais de la rue à pleins poumons, je baissai les yeux sur les larges mains qui enserraient ma taille, et les reconnus immédiatement. Je voulus me retourner, mais n'y parvins pas tant les tremblements m'agitaient. Le Bourreau desserra légèrement sa prise sur moi, suffisamment pour me montrer que j'étais incapable de tenir debout seule.

Manquant de trébucher, je me raccrochai à son bras comme à une bouée de sauvetage pendant qu'il m'aidait à progresser sur le trottoir.

— Laisse-moi, je p... peux marcher toute seule, bafouillai-je sur un ton qui manquait cruellement de conviction.

— Veux-tu que j'aille chercher tes amis pendant que tu attends ici ?

— Non !

Ne me laisse pas !

— Alors je te raccompagne jusqu'à ta voiture.

**

MATHIAS

Ses doigts vont finir par creuser des tranchées dans ma peau à force de broyer mes avant-bras. Je me surprends à espérer que ses ongles y laissent des traces. Ses jambes tremblent tant qu'il serait plus simple de la porter, mais elle n'apprécierait pas et me détesterait pour ça. Et je n'ai pas envie qu'elle me déteste.

Plus jamais.

Pour conserver une distance entre son corps et le mien, elle tente plusieurs fois de décoller son dos de mon torse, avant de retomber mollement contre moi. Son visage a beau s'efforcer de s'éloigner, ses cheveux flottent sous mon menton, condamnant mes poumons à emmagasiner son odeur à chaque inspiration. J'avais pourtant cru que seul son regard pouvait me faire perdre mes moyens.

Au *Clover Pub*, j'ai vu son visage se pétrifier quand elle a compris que les plombs allaient sauter.

Son sourire s'est effacé et a laissé place à une frayeur indomptable dont je suis la cause. À présent, elle est si déboussolée qu'elle ne remarque pas que je file droit vers sa voiture, alors que j'ai oublié de lui demander où elle se trouvait. Progressivement, ses tremblements s'apaisent.

Elle lâche mon bras, sort une clé de sa poche et déverrouille la portière. Elle s'empresse de gagner le siège conducteur et claque la portière derrière elle, laissant mes bras douloureusement vides. Le plafonnier s'allume et je la regarde, immobile, me demandant pourquoi je suis incapable de la laisser tranquille. Elle semble se reprendre et maîtriser de nouveau sa respiration, ses joues retrouvent leurs couleurs.

Depuis qu'elle est entrée dans la salle commune, son visage m'apparaît sans cesse. Je me sens probablement redevable envers elle. Une fois que tout ira mieux dans sa vie, je pourrai m'en détourner et reprendre la mienne.

Rapidement, elle tourne la tête et m'adresse un regard exaspéré, levant ses jolis yeux au ciel. Émeraude. Je crois que c'est la couleur qui les définit le mieux. La vitre descend.

— Qu'est-ce que tu fiches encore ici ? demande-t-elle.

— J'attends que tu démarres.

— Tu risques d'attendre un moment, je ne suis pas tout à fait en état de conduire, là, tout de suite.

— J'ai tout mon temps, dis-je en lui tournant le dos pour m'adosser nonchalamment contre sa portière.

Ce n'est pas tout à fait vrai. J'ai promis à mon frère de lui téléphoner dès que je sortais de ce Pub. Il attend probablement déjà mon coup de fil.

Je trouve étrange qu'elle ne remonte pas sa vitre malgré l'hiver glacial. N'y résistant pas, je me retourne vers elle, conservant un minimum de distance pour éviter qu'elle se sente oppressée.

— Veux-tu que je te ramène chez toi ?

Comme je m'y attendais, elle me fusille du regard.

— Le dernier truc dont j'ai besoin, c'est qu'un Bad Boy arrogant me raccompagne chez moi !

— Tu me trouves arrogant ?

— Oui.

— Pourquoi ?

— Parce que... parce que... eh bien, regarde-toi dans un miroir ! Tu es le cliché du parfait frimeur qui n'a rien dans la tête.

J'encaisse le coup, forcé d'avouer qu'elle n'a pas complètement tort. Cela ne m'empêche pas de m'accouder tranquillement à sa fenêtre, laissant paraître une assurance sans faille, bien loin d'être réelle.

— Loren, je suis sans doute un sale type sans matière grise, mais nous savons tous les deux que tu ne conduiras pas ce soir, alors demande-moi d'aller chercher tes amis, ou laisse-moi te reconduire chez toi.

Elle me fixe avec aplomb avant d'adopter une expression indéchiffrable. Je ne sais pas si elle va m'insulter ou me gifler. Dans le doute, je me prépare aux deux. Quelques secondes plus tard, je l'entends marmonner.

— Ils doivent déjà s'envoyer en l'air, de toute façon.

Elle se décale sur le siège passager et boucle sa ceinture, puis se renfrogne en scrutant le pare-brise sans un mot.

— Est-ce que cela veut dire que tu m'autorises à monter dans cette voiture pour te raccompagner ?

— Tu ne veux pas une demande par lettre recommandée, tout de même ?

J'avoue que je ne serais pas contre. D'ailleurs, je serais prêt à étudier n'importe quelle demande

de sa part. Je m'assieds derrière le volant et recule largement le siège. Cette fois, j'évite les erreurs qui pourraient me trahir.

— Où est-ce que tu habites ?

— 51, rue des aulnes. Et ne te réjouis pas trop vite, c'est un vieil appartement dans lequel il n'y a rien à voler.

Je fais abstraction de ce sarcasme qui me blesse plus qu'il ne le devrait, et enfonce la clé de contact. Je m'engage lentement sur l'avenue. Très lentement. J'aimerais que ce trajet dure toute la nuit, mais il a fallu qu'elle choisisse un pub à dix minutes de chez elle.

— Tu sais, il y a une troisième, et même une quatrième, sur ma boîte de vitesse.

Elle a prononcé cette dernière pique aussi faiblement qu'un murmure. Sa tête est inclinée contre la vitre, je crois que ses paupières sont closes. Elle semble épuisée.

Pour la deuxième fois de la journée, j'arrive au bas de son immeuble, sauf que je n'ai plus besoin de dissimuler ma voiture pour la filer discrètement. Je fais le tour du véhicule jusqu'à sa portière que j'ouvre sans bruit. Blottie dans le creux du siège, elle s'est endormie. Je suis tenté de rester là toute la nuit pour la regarder, mais mon frère va s'impatienter.

Je m'accroupis et ne peux m'empêcher de repousser en arrière la mèche qui lui barre le front. Sa peau est merveilleusement douce. J'aimerais l'effleurer encore.

— Loren, nous sommes arrivés.

Elle remue doucement puis m'observe, ensommeillée et désorientée.

— Je n'arrive pas à croire que je t'ai fait venir jusque chez moi, bougonne-t-elle en resserrant ses bras autour d'elle pour conserver la chaleur de l'habitable.

Elle semble faire un effort surhumain pour se redresser. Cette fois, je ne lui demande pas son avis et la prends dans mes bras pour la porter jusqu'au perron. Je suis surpris qu'elle me laisse faire, et plus surpris encore lorsqu'elle enroule ses bras autour de mon cou en posant sa joue sur mon épaule.

— Tu habites quel étage ?

— Second. Repose-moi, je vais marcher.

— Ça va, je te tiens. On y va.

Sur le palier de son appartement, elle s'extrait de mes bras pour ouvrir la porte et s'engouffre à l'intérieur.

— Je suppose que je suis censée te remercier ? dit-elle en se retournant.

— Non, tu n'as pas à le faire, je ne t'ai pas tout dit. J'ai été libéré pour bonne conduite, mais aussi à une condition. Le juge m'a demandé de t'apporter mon aide durant les trois prochains mois, uniquement si tu le voulais, et selon mes capacités, afin de compenser les torts que mes actes ont causés. Alors je vais te laisser mon numéro, lui dis-je en sortant un papier de ma poche.

— Comment vas-tu rentrer chez toi ? demande-t-elle en acceptant le papier.

— Mon frère passe la soirée à quelques rues d'ici, il me ramènera.

Elle acquiesce du menton et me gratifie d'un sourire, un vrai. Mon cœur s'emballe. Encore. Je rêve de voir l'intérieur de son appartement, je rêve qu'elle m'invite un jour à y entrer, et je rêve de l'embrasser depuis la seconde où je l'ai aperçue.

— N'hésite pas à me téléphoner, Loren. Pour quoi que ce soit.

Avant qu'elle ferme la porte, je fais un pas en avant et dépose un baiser sur sa joue. Elle recule vivement et fait mine d'être choquée par mon attitude.

— Je ne sais pas si l'on se reverra un jour, rétorque-t-elle, mais sache que je n'ai aucune confiance en toi.

Je me concentre pour adopter mon ton le plus arrogant possible.

— J'en suis parfaitement conscient, ma belle. Et de ton côté, sache que le jour où tu auras confiance en moi, ce n'est pas sur la joue que je t'embrasserai.

Je tourne les talons et redescends l'escalier. La sonnerie de mon téléphone retentit dès que j'arrive au bas des marches. Mon frère.

— Ouais ?

— *Ramène-toi, il faut qu'on discute. J'ai un nouveau boulot pour toi. Une baraque en centre-ville.*

Dimanche 22 Février

LOREN

Le Bourreau frappa des coups sourds à ma porte.

Je me recroquevillai dans mon lit, frémissant de peur sous ma couette épaisse, lorsqu'un énorme fracas emplit le hall d'entrée. Rapidement, le vacarme laissa place à un battement de pas lourds qui foulèrent le couloir jusqu'à ma chambre.

En un éclair, ma couette vola tandis que de larges mains m'arrachaient à mon matelas. Le Bourreau cagoulé saisit ma gorge, puis me traîna jusqu'à ma penderie pour m'y ficeler avec la dextérité d'un tortionnaire professionnel. Sous mes yeux horrifiés, il ouvrit une mallette en acier dans laquelle il choisit une arme à gros calibre. Puis vint son moment préféré : celui où il tournait autour de moi tel un rapace, prenant le temps de déterminer quelle partie de mon anatomie il commencerait à perforer. Esquissant un sourire des plus sadiques, il tira dans la chair de mon bras. Sous la douleur, je m'éveillai en hurlant, à bout de souffle et secouée de spasmes.

C'est alors qu'on frappa des coups sourds à ma porte.

J'étais tentée d'agripper ma couette pour m'y dissimuler une nouvelle fois, mais le Docteur Efferl m'avait appris à ne pas laisser mes cauchemars empiéter sur la réalité. Je me traînais donc jusqu'au miroir de la salle de bain afin d'évaluer les dégâts. Mes yeux étaient rouges et gonflés. Je passai rapidement mes doigts dans ma tignasse brune pour replacer quelques mèches lorsque les coups redoublèrent.

Merde ! C'était certainement Millie. J'avais complètement oublié de lui téléphoner hier soir.

Aussitôt, certains événements pour le moins troublants me revinrent en mémoire. Les mains du Bourreau enveloppant ma taille, et ses bras fermes et puissants me guidant à l'extérieur du *Clover Pub*. Dans ma voiture, à ses côtés, je m'étais sentie sereine, plus en sécurité que je ne l'avais été depuis longtemps, si bien que je m'étais endormie aussi profondément qu'un bébé.

J'inversai les deux tours de clé et ouvris la porte à la volée. Millie déboula comme une furie dans mon salon et se dirigea droit vers ma table basse pour saisir mon téléphone dont elle m'écrasa l'écran sur le nez.

— Sais-tu ce que c'est, ça ?

— Un téléphone ? demandai-je en grimaçant.

— Ça, déclara-t-elle en pointant du doigt la petite enveloppe sur mon écran, c'est un symbole avec le chiffre six, qui indique que je t'ai envoyé pas moins de six SMS hier soir et, si tu regardes le nombre de tes appels manqués, tu en découvriras sans doute le triple !

— Je suis désolée, Millie, j'étais si épuisée hier soir que j'ai complètement oublié de te téléphoner.

— Je me suis inquiétée quand les plombs du pub ont sauté ! Je ne savais pas si tu étais encore à l'intérieur ou si tu avais pu sortir à temps.

— En fait, je n'étais pas tout à fait sortie, mais... le Bourreau m'a aidée.

— Le type de tes cauchemars ?

— Non, le vrai. Et ensuite... il m'a ramenée ici.

Lorsque Millie frôlait la stupéfaction, ses cordes vocales cessaient tout simplement de fonctionner et son visage se pétrifiait comme celui d'une statue. Un comportement que j'avais appris à utiliser à mon avantage.

— Ne t'inquiète pas, repris-je sans lui laisser le temps de se ressaisir, cela fait partie de sa

condition de sortie. Le juge l'a obligé à me venir en aide si je le voulais, pendant une période de trois mois. Et puis, ce n'est pas comme s'il était entré chez moi, il a simplement garé ma voiture en bas et m'a aidée à monter les marches. Millie ? Peux-tu réactiver tes signaux vitaux ? Tu me fais peur, là.

— Comment ça, t'aider ? finit-elle par demander.

— Je ne sais pas, il m'a laissé son numéro en cas de besoin. Je suppose que je peux lui téléphoner s'il me faut un chauffeur, par exemple.

— Je croyais que tu voulais tourner la page et que tu en avais terminé avec tout ça.

— Bien sûr. Mais si on réfléchit, je pourrais très bien profiter de la situation pour me venger un tout petit peu. Je pourrais l'obliger à faire mes courses, le ménage, et faire en sorte qu'il en bave pendant les trois prochains mois.

Millie ne semblait pas totalement convaincue par mes arguments. Sans doute parce qu'elle était saine d'esprit, alors que moi, je ne cessais d'imaginer Mathias en train d'épousseter mes meubles avec un plumeau à la main.

— Oui, se résigna-t-elle, pourquoi pas finalement. Tu pourrais lui faire changer tes essuie-glaces et permuter tes pneus, et lui demander de t'apporter des croissants.

Pendant qu'elle dressait l'emploi du temps du parfait esclave, je trifouillais ma poche contenant le numéro de Mathias. En dessous des chiffres, la courte phrase « Téléphone-moi » sonnait comme un ordre.

J'allais revoir mon Bourreau. Et j'étais forcée d'admettre qu'une partie de moi en mourait d'envie.

Lorsque Millie s'en alla retrouver Clément pour ce qu'elle appelait *la troisième manche*, je saisis le combiné du téléphone et composai le numéro.

— Ouais ?

— Euh... salut, c'est Loren.

— *Loren ? Jolie voix. Je vois que Mathias prend déjà du bon temps. C'est avec toi qu'il a passé la soirée hier ? J'espère au moins que tu es un bon coup pour qu'il préfère ta compagnie plutôt que la nôtre.*

Étrangement, cette voix masculine me procura un profond malaise, une angoisse indescriptible. Contrairement à celle de Mathias, elle n'avait rien de rassurant. J'étais sur le point de raccrocher lorsque je perçus l'intonation de mon Bourreau.

— *Passe-moi ça ! Loren ? Loren, tout va bien ?*

— Oui. Ça va, répondis-je en décelant des pas à l'autre bout du fil, m'indiquant qu'il s'isolait dans une autre pièce.

— *Je suis désolé, c'est mon frère qui a décroché. Est-ce que tu as besoin de moi ?*

— En fait, oui. Étant donné que je n'apprécie pas d'être recouverte de cambouis, je veux bien que tu viennes permuter les pneus de ma voiture, si tu as le temps. Et peut-être aussi quelques travaux de peinture.

— *Bien sûr, pas de problème. Je pourrais passer demain en fin d'après-midi, si cela te convient ?*

J'étais surprise qu'il accepte aussi facilement de venir faire la boniche, mais je ne laissais rien paraître.

— Parfait, tu connais l'adresse.

— *Et je ne compte pas l'oublier. À demain, Loren.*

Lundi 23 Février

LOREN

Je passai la majeure partie du lundi à tourner en rond dans mon appartement, déplaçant continuellement les mêmes objets afin de leur trouver la meilleure place, jusqu'à m'apercevoir que mon comportement relevait quasiment du trouble obsessionnel compulsif. Je posai alors la petite bougie en forme de cône que j'avais dans la main et décidai de ne plus y toucher tant qu'elle ne serait pas recouverte d'une épaisse couche de poussière. Hors de question de développer encore d'autres troubles bizarroïdes. L'agoraphobie et la phonophobie me suffisaient amplement.

Il était dix-huit heures trente lorsque la sonnerie retentit. Je me précipitai à l'interphone.

— Oui ?

— *C'est moi.*

— Il va falloir être plus précis, tu es loin de faire partie des personnes dont je suis censée reconnaître la voix.

Et pourtant, le son des trois mots prononcés me procura immédiatement une bouffée de réconfort.

— *C'est Mathias. Tu peux m'ouvrir ?*

— Tu n'as pas besoin de monter pour changer mes pneus, ma voiture est toujours garée devant l'immeuble, et le coffre est ouvert. Je te rejoins en bas.

— *C'est déjà fait. Et si tu as toujours des murs à peindre, je te suggère de me laisser monter, je serai certainement plus efficace chez toi qu'en bas de ton immeuble.*

Dit comme ça...

Je pressai le bouton d'ouverture et l'entendis gravir les marches quatre à quatre. J'ouvris la porte, laissant apparaître la silhouette du Bourreau sur le seuil de mon appartement. Son regard chercha immédiatement mes yeux et sa bouche esquissa un large sourire.

— J'ai quelque chose pour toi, dit-il en fouillant dans le pan intérieur de sa veste.

— Ce n'est pas un rencard. Et je n'aime pas les fleurs.

— Ce ne sont pas des fleurs.

— Je n'aime pas non plus les chocolats.

— Ce ne sont pas non plus des chocolats, m'assura-t-il en me tendant une carte de visite.

Je saisis le petit rectangle cartonné et y lus un nom composé qui m'évoqua vaguement quelque chose.

— C'est un collectionneur d'art, expliqua-t-il. Il organise régulièrement des expositions de peintures et offre leur chance à de jeunes talents. J'ai pensé que tu pourrais lui proposer tes œuvres.

Quand avais-je évoqué mes peintures ? Probablement lors de notre première rencontre, dans la salle commune. Il s'en était souvenu, son geste était très attentionné, mais je ne me laissais pas amadouer pour autant.

— Ça m'étonne beaucoup que tu connaisses un collectionneur d'art, marmonnai-je en plaçant la carte en évidence au-dessus de mon calepin téléphonique.

— J'ai braqué son entrepôt il y a six ans. Il m'a pris sur le fait et m'a promis de ne pas porter plainte si je travaillais pour lui gratuitement pendant un mois. Ce que j'ai fait. Finalement, il m'a rémunéré gracieusement, et nous sommes restés en contact. Depuis, je lui rends service de temps à autre, et vice-versa.

Son ton était posé, respectueux. Le timbre chaleureux de sa voix supprima les dernières tensions

qui contractaient mes muscles. Près de lui, j'avais l'impression que rien ne pouvait m'atteindre.

— Je vois. Est-ce que tu restes en contact avec toutes tes victimes ?

— Non, répondit-il, simplement.

Je fis un pas sur le côté pour le laisser entrer.

**

MATHIAS

Comme dans un rêve, elle s'écarte légèrement et m'invite à franchir le seuil. Le salon est vaste et épuré, le mobilier ancien, parfois repeint et agrémenté avec goût. Un large canapé d'angle invite à s'asseoir et me donne immédiatement des idées que j'essaie de refouler.

Loren m'observe pendant que je jette un œil autour de moi. Elle a peut-être peur que je dérobe un quelconque objet. Mais rien ne m'intéresse ici, mise à part elle. Elle porte un pantalon slim qui galbe ses longues jambes à la perfection, et un chemisier blanc. Ses cheveux bruns tombent en cascades autour de ses épaules. J'ai une irrésistible envie d'y passer mes doigts. Son visage ressemble à celui d'une poupée, fragile et fort à la fois. J'évite de trop m'attarder sur sa bouche, je n'ai pas envie de faire une syncope. Mes yeux continuent leur ascension et plongent dans les siens... qui me ramènent illico à la réalité. Elle a levé un sourcil sarcastique et m'examine, se demandant si je suis le dernier des abrutis ou seulement le premier des pervers.

Merde ! Je crois que cela fait plusieurs minutes que je la reluque sans dire un mot. Je dois absolument trouver quelque chose à dire, n'importe quoi.

— Je peux me laver les mains ?

Elle baisse les yeux sur mes mains tachées de cambouis.

— Euh... bien sûr. Suis-moi.

Où tu veux.

Elle me précède dans un couloir qui dessert quatre portes.

— La salle de bain est ici, dit-elle en m'indiquant la première pièce.

Alors que je me lave les mains dans un lavabo incrusté de petites pierres, j'aperçois dans le miroir une vaste baignoire, dont je parierais qu'elle est capable d'accueillir deux personnes sans difficulté. Lorsque je ressors de la pièce, Loren m'attend près d'une autre porte.

— C'est là, déclare-t-elle en désignant un pan de mur.

Autour de moi, la pièce croule sous les tableaux. Certains aux murs, d'autres sur des chevalets, et encore d'autres, empilés sur des meubles dont on ne distingue plus la forme ni la fonction première. Un véritable atelier d'artiste.

Je m'efforce de reporter mon attention sur la surface à peindre. Elle comprend une douzaine de mètres carrés, à peine plus grande que ma cellule. Même en prenant tout mon temps, j'aurai terminé dans moins d'une heure.

Les autres murs ont été peints très récemment, à en juger par l'odeur de peinture murale et le matériel qui trempe dans un petit seau de white spirit. Cela signifie que quelqu'un l'a aidé, ou bien qu'elle a pu le faire elle-même. Je me laisse à imaginer qu'elle ne m'a pas fait venir ici par nécessité, mais par plaisir. Je retire ma veste et la jette sur le dossier d'une chaise qui n'est pas encore encombrée, puis me mets au travail.

Loren reste là, derrière moi. Elle ne cesse d'observer le mur pour vérifier que je m'applique. Elle ne sait pas à quel point elle me trouble. Elle ne sait pas que je me concentre de mon mieux pour pas lâcher ce foutu rouleau et venir l'embrasser jusqu'à lui faire perdre la tête. Au bout d'une vingtaine de minutes, je risque un coup d'œil.

Ce n'est pas le mur qu'elle observe, c'est moi. Son regard est si brûlant que je pourrais me

méprendre sur ses intentions, à croire qu'elle éprouve pour moi autre chose que du mépris. Mais elle détourne rapidement son joli minois et tousote.

— Hum... tu... te débrouilles bien. C'est bien. Continue.

Je lui réponds d'un sourire ponctué d'un clin d'œil.

Trente minutes plus tard, je suis de nouveau dans son salon, ma veste à la main. Le travail est terminé. Elle m'a remercié et m'a offert à boire. Je n'ai plus rien à faire ici et je réalise qu'il va me falloir un courage monstre pour passer la porte et m'en aller. Je cherche désespérément un prétexte pour rester encore une seconde ou deux.

— Est-ce que tu aimes les pizzas ?

— Euh... oui.

— J'aimerais t'inviter dans une petite pizzeria italienne du centre-ville. L'ambiance est très sympa et on y mange vraiment bien.

— Navrée, mais je suis déjà sortie avant-hier, et je ne pense pas être capable de remettre ça dès ce soir.

Je remarque avec satisfaction qu'elle a refusé parce qu'elle ne pouvait pas, et non parce qu'elle ne veut pas passer la soirée en ma compagnie, ce que je considère comme un réel progrès. Je m'imisce immédiatement dans la brèche.

— Ils livrent aussi à domicile.

Elle semble hésiter, comme si ses désirs menaient une lutte acharnée contre ses principes. C'est finalement un gargouillement d'estomac qui obtient le dernier mot.

— D'accord, accepte-t-elle. Mais juste le temps de manger, après tu rentres chez toi.

— Bien sûr.

**

LOREN

Je fis descendre la cinquième part de pizza à l'aide de quelques gorgées de rosé. Ces merveilles italiennes étaient succulentes. Mathias me regardait les engouler avec un sourire amusé.

— Heureux de voir que ça te plaît.

— C'est tellement délicieux que je n'ai même pas honte de passer pour une morfale !

Je m'adossai contre les coussins de mon canapé avec une agréable sensation de satiété. Le Bourreau fit de même, inclinant son dos tout en muscle pour s'enfoncer à son tour dans le dossier moelleux, dans une posture divinement séduisante dont seuls les beaux gosses paraissaient détenir le secret. Je tournai la tête pour l'observer, grimaçant sous une légère tension du cou qui me rappela que je ne cessais de le bouffer des yeux depuis qu'il était entré dans mon appartement.

Et alors ! J'avais toujours apprécié les belles choses. Il n'y avait rien de mal à admirer quelqu'un, d'autant que l'intérêt que je lui portais était uniquement artistique. D'ailleurs, je constatais qu'ainsi affalé dans mon canapé, il s'accordait divinement avec ma décoration intérieure.

J'avais beau divaguer, j'en oubliais pas mon but premier : lui faire accomplir des tâches pénibles pour le punir, façon Loren. Ce qui jusqu'à présent s'avérait être une franche réussite. Je lui en avais fait beaucoup bavé, je crois. Les pizzas n'étaient qu'une simple distraction, pour l'aider à se remettre après tant d'efforts. Oui. Parce que je n'étais tout de même pas un monstre.

— J'aime quand tu me regardes, murmura-t-il.

Oups.

— Je ne te regardais pas ! affirmai-je. Oui, bon... mes yeux te voyaient, mais moi, je pensais à toute autre chose.

— Et à quoi pensais-tu ?

— C'est... personnel, me renfrognai-je.

Il n'insista pas. Je m'efforçai de détourner la tête et mon regard croisa la table basse sur laquelle trônaient les restes de notre dîner ainsi que deux verres à pied remplis d'un vin délicat. Une soirée comme je les aimais : excellente nourriture et, je devais l'avouer, agréable compagnie. Mathias possédait un physique de rêve, il était habile de ses mains, et contrairement à ce que j'espérais, il était loin d'être idiot. Je comprenais mal comment il avait pu déraiper au point de se retrouver en prison.

— Comment en es-tu venu à te perfectionner dans le cambriolage ?

— C'est... personnel.

— D'accord, bien rétorqué. Un point pour toi. Bon... il se fait tard, peut-être que tu devrais rentrer, je suppose que tu as mieux à faire que de traîner ici. D'ailleurs, pourquoi n'es-tu pas en ce moment même à un vrai rencard, de ceux où personne ne te poserait de questions auxquelles tu n'as pas envie de répondre, et où tu pourrais emballer la fille à coup sûr ? Ça doit bien te démanger un peu après huit mois d'abstinence, non ? Je pensais que les types comme toi changeaient de copine deux fois par jour ?

Ses yeux plongèrent dans les miens et son sourire s'étira faiblement.

— Je le pensais aussi, Loren. Et je veux bien répondre à tes questions, si c'est important pour toi. Écoute, je te propose une sorte de jeu. Une question chacun, à laquelle l'autre est obligé de répondre avant de poser à son tour sa question.

Et pourquoi pas « action et vérité » ou le jeu de la bouteille, tant que tu y es !

— Très bien, ça me va. Tu commences.

J'enlevai mes bottines et m'assis en tailleur face à lui, attendant sa première question.

— As-tu toujours vécu seule dans cet appartement ?

Curieuse question à laquelle je répondis sans mal.

— Non. Il appartenait à mes parents. Il y a cinq ans, ils ont décidé de tout plaquer pour partir vivre en Équateur. Ils m'ont légué l'appartement comme s'il s'agissait d'un cadeau d'adieu. Depuis, ils ne rentrent en France qu'une fois par an, tout au plus.

— Est-ce qu'ils te manquent ?

— Il me semble que c'est à mon tour de poser une question. Pourquoi risques-tu ta liberté pour des délits alors que tu as largement les capacités de faire autre chose de ta vie ?

Il arqua un sourcil, visiblement surpris que j'accorde un quelconque crédit à ses capacités autres que celles d'égaliser Aladin, le prince des voleurs. Puis il se résigna à me fournir quelques explications.

— Mon frère et moi avons grandi dans des familles d'accueil, pas très accueillantes pour la plupart. Lorsqu'il a eu dix-huit ans, j'en avais quinze. Il s'est démené de son mieux pour devenir mon tuteur légal, afin qu'on puisse enfin vivre en paix. Pour prouver qu'il avait les moyens d'assumer cette fonction, il a fallu trouver une grosse somme d'argent rapidement. Après deux tickets de loto perdants, le cambriolage s'est avéré être la solution adéquate. Il ne pouvait pas le faire lui-même, parce qu'il était majeur et qu'il serait incarcéré si la police l'arrêtait. Et je ne voulais pas qu'il soit condamné, je ne voulais pas me retrouver seul, alors je m'en suis chargé.

Apparemment, l'explication s'arrêtait là. J'allais devoir attendre patiemment mon tour pour obtenir des détails. S'installant plus à son aise, Mathias passa tranquillement un bras par-dessus les coussins. Cependant, l'infime tension qui crispait sa mâchoire ne m'échappa pas.

— C'est à moi, continua-t-il. Dans la salle commune, tu m'as dit que, par ma faute, tu avais loupé un rencart. Qui était l'heureux élu ?

— Il s'appelait Franck. Il était barman dans le restaurant où je travaillais. De toute façon, ça

n'aurait sans doute pas collé, lui et moi. À mon tour. Maintenant que tu es adulte et indépendant, pourquoi continuer les cambriolages ?

Il soupira et répondit plus sèchement, cette fois-ci.

— Mon frère s'est battu pour moi, je lui dois beaucoup. S'il me le demande, je lui rends service. C'est comme ça.

Son frère était donc l'instigateur de tout ce merdier. Mathias devait grandement tenir à lui pour lui rendre ce genre de « service ».

— Excuse-moi, s'empressa-t-il de dire, je ne voulais pas paraître désagréable, c'est un sujet délicat. Et toi, as-tu des frères et sœurs ?

— C'est ta prochaine question ?

— Oui.

— Non. Lorsque je suis venue au monde, mes parents ont décidé que les enfants n'étaient finalement pas leur truc. En revanche, j'ai des amis formidables. Tu m'as dit que désormais tu avais d'autres projets, quels sont-ils ?

— C'est vrai. Au centre pénitentiaire, j'ai entrepris une formation d'ébéniste. Il me reste à effectuer trois mois de stage avant de valider mon diplôme. J'ai commencé aujourd'hui. Ça me plaît. Quelle est ta saison préférée ?

— L'automne. C'est la seule époque de l'année où l'on peut retrouver toutes les couleurs du monde dans la nature. Je préfère les couleurs qui existent déjà plutôt que celles qu'on fabrique. Elles sont souvent plus apaisantes, plus agréables à l'œil.

Mathias écoutait chacune de mes paroles avec un réel intérêt. Le bleu métallique de ses iris semblait s'éclaircir ou foncer selon mes réponses. La prochaine question m'appartenait, et je voulais l'utiliser pour m'assurer qu'il rentre définitivement dans le droit chemin.

— Maintenant que tu as retrouvé ta liberté, quelle est la chose que tu souhaiterais le plus au monde ?

Sa réponse fusa.

— T'entendre prononcer mon prénom, tu ne l'as pas encore fait. Là, tout de suite, c'est ce que j'aimerais le plus au monde.

Je balayai le sentiment de joie qui m'envahit et me souvins que cet homme était le Bourreau, avec un *B* majuscule, et que je n'étais en rien disposée à lui faire ce plaisir. Comme je n'ajoutais rien, il observa les restes de nourriture et usa de sa question pour changer de sujet.

— Comment une fille si gourmande peut ne pas aimer le chocolat ?

— J'ai menti. J'adore le chocolat.

— Moi aussi, j'ai menti. Je t'en ai apporté, déclara-t-il en attrapant sa veste pour en sortir une boîte de chez *Jack et Bell*, les meilleurs chocolatiers de Nice. Je saisis la boîte tout en le gratifiant d'un demi-sourire réticent.

— Je croyais que ce n'était pas un rencard ?

Il s'approcha si près de moi que j'en eus le souffle coupé.

— Tu as peur que ça en devienne un ?

— Ce n'est pas une réponse. Et... oui. Je ne peux pas être avec toi, affirmai-je avec difficultés tandis qu'il approchait sa main de mes cheveux pour enrouler une mèche autour de son index.

— En es-tu certaine ? Peut-être qu'au fond de toi, tu le voudrais ?

Il avait soufflé ces questions à quelques centimètres seulement de mon visage. Le sien était un modèle de perfection, dont le regard électrique soutenait le mien, me suppliant de céder à mes désirs et non à mes craintes. Mon cœur s'accéléra contre mon gré.

— Je... je crois que tu as dépassé t... ton quota de questions, parvins-je à articuler.

Malgré mes efforts pour réagir, mon corps fut incapable de reculer. Fichues hormones qui me trahissaient ! Je parvins tout juste à ne pas me jeter sur lui et me contentai de rester statique.

Sans plus attendre, il franchit les derniers centimètres qui nous séparaient et posa délicatement ses lèvres sur les miennes. Il s'immobilisa un instant, me laissant le choix de me détourner de lui si je le voulais. Au lieu de ça, je fermai les yeux pour savourer son contact. Sa langue vint caresser mes lèvres, d'abord tendrement, puis en lécha langoureusement les contours afin de s'y insinuer. La main qu'il fit courir le long de mes côtes puis à la base de mon cou finit de m'enflammer, et je ne pus m'empêcher de haleter sous ce baiser chargé de promesses. J'y répondis ardemment, laissant de côté mes appréhensions, et m'abandonnant contre cette bouche qui semblait me désirer plus que tout.

Lorsqu'il s'écarta pour me laisser reprendre mon souffle, je pris soin de me composer une expression offusquée.

— Hé ! Tu aurais pu me demander la permission avant de m'embrasser !

— Tu ne semblais pas trouver cela si pénible, lança-t-il avec un sourire ironique.

Effectivement. J'avais mal caché mon jeu sur ce coup-là. Il me dévisagea intensément, puis me décocha un sourire radieux.

— Très bien, ma belle, dorénavant je te demanderai ta permission avant de t'embrasser. En revanche, lorsque je te ferai l'amour, c'est parce que tu me l'auras toi-même demandé.

— Ça ne risque pas d'arriver !

— Je suis navré, mon cœur, mais je compte bien faire tout mon possible pour que ça arrive.

À ces mots, mon bas-ventre se contracta férocement. Feindre l'indifférence était devenu à ce stade un véritable calvaire.

— Ah oui ? m'enquis-je. Et admettons que ça arrive, ce qui est totalement improbable, que feras-tu ensuite, une fois que j'aurai prononcé ton prénom comme tu le souhaites et que tu auras eu ce que tu voulais ?

— Quand tu m'auras laissé te faire tout ce que j'ai en tête, je recommencerai encore et encore, et je compte bien déployer tous mes talents et mon imagination pour te combler et faire en sorte que tu me désires autant que je te désire.

Ma mâchoire traînant presque sur mon plancher, je la remontai péniblement pour ne prononcer qu'un mot.

— Pourquoi ?

— Parce que tu hantes continuellement mes pensées depuis que j'ai vu ton visage et entendu ta voix, et que je n'arrive plus à me passer de toi. Mais je te l'ai déjà dit, ma belle, j'ai tout mon temps.

Il se décala légèrement, attrapa un coussin, et tendit un bras m'invitant à me blottir sagement contre lui.

— M'accordes-tu encore cinq petites minutes près de toi avant de m'en aller ? demanda-t-il.

Si vraiment t'insistes...

Je me lovai contre lui tandis qu'il enroulait son bras autour de mon épaule. Pour la deuxième fois en quarante-huit heures, je constatais que sa présence agissait sur moi comme une caresse régénérante. La douce chaleur qui envahissait mes entrailles se faisait un malin plaisir de piétiner les interdits imposés par mon esprit rationnel. De son pouce, il effleura longuement ma joue, puis ses doigts vinrent se perdre dans mes cheveux.

**

MATHIAS

Je remercie mentalement Loren d'avoir agrémenté son canapé de tant de coussins. Le petit rouge

en forme de losange s'est vite avéré inutile pour recouvrir la totalité de mon érection, mais celui dont le tour est bordé de dentelle est parvenu à masquer à peu près la bosse qui déforme mon jean avant qu'elle ne la remarque.

Tout est la faute de cette boîte de chocolat et de la langue qu'elle a passée sur ses lèvres en la découvrant. Avant d'apercevoir cette langue, je me contrôlais parfaitement. Même si, soyons clairs, c'est une torture de demeurer près d'elle sans pouvoir la toucher.

Cela fait dix minutes que je caresse ses cheveux, et elle ne semble toujours pas décidée à me demander de partir. Sa tête repose sur mon épaule, elle a passé un bras autour de ma taille, et un genou par-dessus le coussin à dentelle, sur lequel il appuie innocemment. Son souffle effleure ma peau, engendrant une foule de picotements qui se répandent le long de mon épiderme jusqu'à mon entrejambe.

Mais je n'y prête pas attention. Je me concentre uniquement sur ses mèches brunes et souples, dans lesquelles j'enroule mes doigts. Je ferme les yeux pour apprécier les points de contact où sa chaleur traverse mes vêtements et inonde ma peau. Elle est si parfaite, si douce. Maintenant, sa respiration se fait plus lente, son corps plus lourd. Elle vient de s'endormir. Dans mes bras. Dans un soupir, sa tête glisse jusqu'à mon torse où elle trouve naturellement sa place.

Savoir si je dois la porter jusque dans son lit ou ne plus bouger pour la laisser dormir ici devient soudain le plus gros dilemme de mon existence. Après une trentaine de minutes à peser le pour et le contre, je décide de la porter jusqu'à sa chambre. La raison valable est que mon portable, dans ma poche arrière, risque de sonner et pourrait la réveiller en sursaut. Elle n'aime pas les bruits imprévus. Mais la véritable raison, aussi égoïste soit-elle, est que je meurs d'envie de voir à quoi ressemble sa chambre.

Lentement, je passe une main derrière ses genoux. Je m'incline en avant tout en maintenant sa tête contre moi pour ne pas qu'elle bascule et me fige.

Bordel ! Je ne sais même plus de quel côté se trouve sa blessure à l'épaule.

Avec plus de douceur que je n'en ai jamais fait preuve, je me redresse, la tenant dans mes bras comme si elle était en cristal. Puis je la porte à travers le salon et rejoins le couloir. La porte du fond est entrouverte. Je la pousse du pied et fais quelques pas à l'intérieur, attendant que mes yeux s'habituent à la pénombre.

Après quelques secondes, je distingue enfin le lit, massif au milieu de la grande pièce. L'ambiance de sa chambre est résolument cosy. Deux immenses tapis à poils, trois poufs à l'air extrêmement moelleux, et de multiples coussins. Le mobilier ne comprend qu'une petite commode et un large fauteuil près du lit.

Je la dépose entre les draps, où elle prend appui sur le côté gauche. C'est donc l'épaule droite qui a été touchée, que j'ai touchée. La culpabilité qui me submerge m'empêche soudainement de respirer. Comment ai-je pu la faire souffrir et lui faire peur à ce point ? Je donnerais n'importe quoi pour qu'elle n'ait pas eu à vivre ça.

Mais inutile de tromper ma conscience, ce n'est pas par culpabilité que je reste là à la contempler comme un idiot. Je ne connais rien aux sentiments, mais la sensation qui m'envahit quand je suis près d'elle est différente de tout ce que j'ai connu auparavant.

Le deuxième dilemme de ma vie ne le reste pas longtemps.

Bien sûr que non, je ne peux pas m'allonger avec elle dans ce lit. Tandis que j'enclenche le mode silencieux de mon téléphone, je m'installe dans le fauteuil.

Au pied de son lit s'étend une multitude de feuilles en désordre, je me penche pour en ramasser une. C'est une esquisse qu'elle a dû tracer avec le crayon à papier qui se trouve sur sa table de nuit. Le

portrait est celui d'un homme dont les traits expriment une fureur quasiment animale. Il n'est pas seulement effrayant, mais possède aussi ce regard sadique qui rappelle à sa proie que son heure est venue et qu'elle n'a pas d'autres choix que de mourir. Les yeux sont d'un bleu étrange, envoutant. Il semble qu'elle les ait ajoutés ultérieurement. Je récupère une seconde feuille : même homme, même expression sauvage. Sur le parquet, toutes les feuilles représentent le même personnage dont les yeux renforcent ou contrastent avec son expression redoutable.

Le Bourreau. C'est le titre qu'elle a donné à chaque esquisse.

Soudain Loren s'agite dans son sommeil, sa tête balance faiblement de droite à gauche, elle gémit douloureusement. Un léger voile de sueur a recouvert son front et sa respiration devient saccadée. Probablement un mauvais rêve. Très mauvais si j'en crois la tension qui contracte ses paupières.

Je me précipite sur le lit.

— Loren, ce n'est qu'un cauchemar, réveille-toi, ma belle, dis-je en caressant ses joues pour l'aider à émerger doucement.

C'est alors que ses gestes se font plus violents, elle se débat ardemment avant de pousser un hurlement qui me déchire la poitrine. Les yeux écarquillés, elle est maintenant réveillée, tremblante et à bout de souffle. Sans réfléchir, je l'enlace fermement dans mes bras, et passe une main à l'arrière de sa tête pour l'enfouir dans mon cou où elle s'effondre en larmes.

— Chut, c'est fini, ce n'est rien. De quoi as-tu rêvé ?

— Du Bourreau, prononce-t-elle dans un sanglot.

Il ne lui faut que quelques secondes pour revenir à la réalité.

— Que fais-tu encore chez moi ?

— Tu... tu t'es endormie sur le canapé, je t'ai portée sur ton lit, et... je me suis assis un moment sur le fauteuil.

Son cauchemar est arrivé si vite que je viens tout juste de mettre en évidence l'identité du type malsain aux yeux bleus.

— Le Bourreau..., c'est moi ?

Elle redresse la tête et me dévisage d'un air accusateur.

— Bien sûr que c'est toi.

Ses mots me transpercent le cœur comme une lame.

— Loren... je...

— Je vais me changer, m'interrompt-elle en ouvrant un tiroir de sa commode.

C'est le signal pour me faire déguerpir. Pour me rappeler que j'ai bousillé sa vie il y a huit mois, et l'ai réduite à faire des cauchemars si perturbants qu'ils feraient flipper un tueur en série. Je suis toujours décidé à m'imposer dans sa vie, mais peut-être a-t-elle eu sa dose pour aujourd'hui. Je sors de sa chambre et longe le couloir où une lumière filtre sous la porte de la salle de bain. Après avoir récupéré ma veste dans le salon, je pose ma main sur la poignée, je me décide enfin à l'actionner.

— Eh, le Bourreau, fait une voix derrière moi. Tu peux rester dormir avec moi ? Juste dormir ?

Je lâche cette fichue poignée qui me brûle les doigts et fais volte-face. Malgré le manque de lumière, mon cœur rate un battement. Loren est dans le salon, vêtue d'une adorable nuisette noire qui cache suffisamment de peau pour faire bouillonner ma curiosité. Je crois qu'elle veut ma mort.

— Oui, bien entendu.

— Je t'ai sorti quelques affaires dans la salle de bain, dit-elle en regagnant sa chambre.

Je retire ma veste et file dans la salle de bain. Je passe un gant de toilette glacé sur mon visage en espérant me rafraîchir les idées, puis utilise la brosse à dents neuve qu'elle a sortie. Dans sa chambre, Loren s'est recouchée sous la couette, sur le côté gauche. Je retire mon jean et mon t-shirt et viens

m'étendre derrière elle, prenant soin de laisser une marge importante entre mon bassin et le sien. Elle jette un œil derrière son épaule et je l'entends inspirer bruyamment.

— Ne t'inquiète pas, lui dis-je, tu peux te rendormir tranquillement, je ne te toucherai pas.

Je crois l'entendre murmurer.

— C'est bien ce qui m'inquiète.

Mais je dois sûrement prendre mes rêves pour des réalités.

Mardi 24 Février

LOREN

Si mon dos n'avait pas encore été brûlant, j'aurais pu croire qu'il s'agissait d'un rêve. Mais non. J'avais bien demandé au Bourreau de se glisser sous la couette avec moi, et compte tenu de la chaleur qui imprégnait les draps, il devait encore s'y trouver il y a peu de temps.

Dès lors que Mathias s'était allongé auprès de moi, le bourreau de mes cauchemars m'avait fichu la paix, et j'avais dormi d'une traite.

Mon psy s'était largement gouré.

Pardonner à mon agresseur était complètement inutile. Ce qu'il fallait, c'était simplement que je dorme avec lui.

Quant à l'ironie de la situation, elle ne m'avait pas échappé : la seule personne capable d'apaiser mes angoisses était celle-là même qui avait déclenché ces états d'extrême anxiété.

Je me rendis dans la salle de bain et enfilai un peignoir, louchant spontanément sur le gobelet qui contenait désormais deux brosses à dents. Mais comment avais-je pu lui demander de dormir ici ? Dans le salon, les restes du repas de la veille avaient été soigneusement replacés au frigo, au milieu duquel était épinglé un post-it.

À ce soir. Je te fais confiance pour me trouver d'autres travaux herculéens.

PS : J'ai passé une merveilleuse soirée et une excellente nuit, et suis toujours décidé à te faire prononcer mon prénom, entre autres.

Le sourire qui étira mes lèvres m'agaça considérablement. Quel sale type prétentieux et provocateur ! Mais pour qui se prenait-il ?

Trente secondes plus tard, Millie entra dans mon appartement, sautillant sur place, un sourire niais jusqu'aux oreilles.

— Loren ! Je viens de croiser un type troooooop canon qui sortait de ton immeuble !

— Ah. Grand, baraqué, des piercings à l'oreille et des yeux bleus à se damner ?

— Oui ! C'est ça ! Je ne sais pas d'où sort ce mec, mais c'est un véritable...

— C'est Mathias. Il sort d'ici.

Le cerveau de Millie sembla se mettre en veille le temps d'assimiler l'information.

— Ça, s'exclama-t-elle en pointant la porte d'entrée de son index, c'est Mathias le Bourreau ? Dis-moi que ce type a un frère.

— Il a un frère. C'est un sale con.

— Merde. Raconte.

Après avoir rempli deux tasses de café, je lui racontais tout. Le mur de mon atelier peint en seulement trente minutes, les bras musclés de Mathias, les pizzas, le torse de Mathias, les questions-réponses, la bouche de Mathias. Sans oublier la nuisette dans laquelle je m'étais glissée en balançant mon ensemble shorty et débardeur Betty Boop sous le lit.

— Oh, mon dieu, déplorai-je, je suis totalement folle à lier !

— Mais non, me rassura Millie en me tapotant l'avant-bras, tu n'es pas folle. Seulement très atteinte.

Elle eut soudain comme un déclic.

— Je sais ! C'est Stockholm, énonça-t-elle, fièrement.

— Le syndrome ?

— Bien sûr ! Tu as développé une telle empathie pour ton agresseur, au point de te sentir en sécurité avec lui et de lui demander de dormir avec toi. C'est la seule possibilité, sinon comment expliques-tu ce soudain attachement pour ce type si... si...

— Effrayant de beauté ?

— Ça, je te l'accorde. Mais si on y réfléchit bien, ça n'a jamais été ton style, les beaux gosses, c'est bien la preuve que ton comportement ne peut s'expliquer que par un phénomène psychologique tel que le syndrome de Stockholm.

— Alors... je ne suis pas complètement tordue ?

— Bien sûr que tu es tordue ! Comment as-tu pu passer la nuit avec cette armoire à glace sans en profiter ?

— Millie, tu ne m'aides pas, là.

— Excuse-moi. Écoute, il y a de fortes chances pour que tu lui plaises vraiment, après tout tu es une fille formidable, et une vraie bombe. Mais il se peut aussi que Mathias le Bourreau soit un réel timbré qui souhaite coucher avec sa victime pour imposer jusqu'au bout sa dominance et son pouvoir de séduction, et je ne veux pas te retrouver dans le même état catatonique qu'il y a huit mois.

Deux tasses de café plus tard, Millie partit travailler. Je composai le numéro du collectionneur d'art. Un homme d'un certain âge répondit.

— *Allo ?*

— Bonjour monsieur, je m'appelle Loren Clarke, et... j'ai cru comprendre que vous organisiez régulièrement des expositions. J'aimerais beaucoup vous rencontrer afin de vous présenter quelques-unes de mes œuvres... si cela vous intéresse.

— *Loren Clarke..., vous êtes la petite amie de Mathias ?*

Petite amie ? Quel enfoiré de Bourreau ! Il m'avait embrassé qu'une seule fois sans me demander mon avis, et nous partagions un gobelet à brosse à dents depuis environ douze heures. Cependant, l'homme avait mentionné Mathias avec respect, et j'avais le sentiment qu'il serait à mon avantage de ne pas contrarier les dires du Bourreau.

— Oui, c'est bien moi.

— *Alors je serais ravi de vous rencontrer. Amenez-moi vos œuvres et nous en choisirons huit, ensemble. La prochaine exposition a lieu ce samedi.*

En raccrochant le combiné, je me sentis pousser des ailes. L'homme m'avait donné rendez-vous en début d'après-midi. Il était très sympathique, et avait hâte de rencontrer la petite amie de Mathias.

J'ouvris la porte du capharnaüm qui me servait d'atelier et entrepris de mettre de l'ordre dans les esquisses, les toiles et le matériel qui jonchaient la pièce depuis des mois.

Enfin, j'installai une toile neuve sur le chevalet, et saisis un pinceau dans ma main droite. En relâchant légèrement la pression entre le pouce et l'index, je parvins à le maintenir sans le faire tomber. Je poussai ensuite mon bras vers la toile tout en décontractant mon épaule comme lors des séances de rééducation. Puis vint le moment fatidique où la douleur m'élança. Comme l'avait souligné le Docteur Efferl, le problème n'était pas tant la douleur en elle-même que les souvenirs qu'elle représentait.

Or je ne voulais plus m'encombrer des souvenirs de cette atroce soirée. Lorsque je la remplaçai mentalement par celle d'hier, mon bras gravit encore quelques centimètres. J'étais encore loin de m'inscrire à un concours de tractions, mais c'était suffisant pour reprendre la peinture. Envahie d'une inspiration nouvelle, je me mis au travail.

**

MATHIAS

Trois fois, bordel ! Ça aurait largement suffi en temps normal. Alors pourquoi ma queue se dresse encore, aussi raide qu'une batte de baseball ?

Alors que j'envisage sérieusement de retourner sous la douche pour la quatrième fois, mon frère franchit le seuil de l'appartement.

— Hé, frangin ! Je ne t'ai pas vu de la journée.

— Je t'ai dit que je bossais la journée. Enfin... c'est un stage pour le moment.

— Ouais, OK. On se réunit demain à dix-neuf heures pour mettre au point le casse. J'ai trouvé deux autres mecs, ça devrait rouler. C'est un super plan.

— Je ne sais pas, Yann, j'ai presque un travail maintenant, si je me fais encore arrêter...

— Tu ne te feras pas arrêter. Et si c'est le cas, je te sortirai de là. Tu me fais confiance ?

— Ouais. Bien sûr.

Yann scrute le sac que je tiens à la main.

— Où vas-tu encore ? Retrouver ta poule ? Loren, celle qui a une voix d'hôtesse de l'air ? Je serais curieux de voir à quoi elle ressemble. C'est qui, cette fille ?

— C'est...

Je m'interromps. Le fait que Yann parle d'elle me met mal à l'aise, et je n'ai aucune envie qu'il la rencontre.

— C'est juste une fille.

— OK. Je comprends que tu aies des besoins, mais il va falloir qu'on parle de choses sérieuses. Alors je t'attends ici demain soir, dix-neuf heures. Tu rentres ce soir ?

J'espère que non.

— Peut-être, je ne sais pas encore. À plus.

— À plus, frangin.

**

LOREN

Même le son de ma sonnette transparaissait l'arrogance lorsque Mathias en pressait le bouton. Plus question de laisser un quelconque syndrome dominer mes pulsions et, je comptais bien clarifier ce point avec lui au plus tôt.

Je le fis entrer sans lui adresser le moindre regard et refermai bruyamment la porte. Lorsque je relevai la tête, toutes les cellules de mon être se mirent à trépigner d'impatience, m'incitant joyeusement à me jeter sur lui comme une vulgaire blonde écervelée. Je n'étais pourtant pas ce genre de filles à se laisser berner par un physique, aussi avantageux soit-il.

Le Bourreau portait ce soir un jean et une chemise à manches longues qui mettait en valeur toute son intensité masculine. À son oreille, les anneaux qu'il arborait renvoyaient un petit reflet insolant qui venait taquiner mon champ de vision.

Il me décocha l'un de ses sourires en coin qui obligeait chaque fois mon cerveau à se réinitialiser.

— Bonsoir, Loren.

— Salut, le Bourreau. Je te ferais remarquer que je ne t'ai pas invité ce soir. Tu t'es convié tout seul, et qui plus est, par l'intermédiaire d'un post-it. Si je ne te fiche pas dehors sur-le-champ, c'est uniquement parce que j'ai de la maçonnerie à te faire faire.

Je lui désignais le milieu du salon, où un marteau avait malencontreusement cogné sur un burin pour venir fracasser un morceau de carrelage. Il fit quelques pas pour examiner le lieu du drame.

— Tu viens de briser ça à l'instant ?

Et qu'est-ce que cela pouvait bien lui faire ?! Il était ici pour m'apporter son aide, comme l'avait ordonné le juge. Il n'avait jamais été convenu qu'il pose des questions !

Sans me laisser le temps de cracher mon venin, il vint passer un bras autour de ma taille et m'attira à lui, inspirant profondément au-dessus de mes cheveux. Puis il me sourit.

— Tu sais, mon cœur, tu n'as pas besoin de détruire ton appartement pour justifier ma présence ici.

— Mais... Je...

— Chut, murmura-t-il en posant un index contre mes lèvres, j'ai eu envie de t'embrasser toute la journée. Est-ce que tu m'y autorises, Loren ?

— Ne... Tu... tu... tu as plutôt intérêt, soufflai-je.

Sa bouche attrapa la mienne et s'y immisça, explorant chaque recoin avec une exigence réconfortante. En revanche, ses mains se cantonnèrent à ma nuque et refusèrent de s'en déloger. Je me surpris à gémir de frustration lorsqu'il mit fin à notre baiser.

Il ramena ses mains contre lui l'une après l'autre dans une parfaite maîtrise de ses gestes, puis il alla ramasser le sac de sport avec lequel il était entré. Plongeant la main à l'intérieur, il en ressortit un sachet opaque.

— Tiens, ouvre ça, dit-il.

— Attention, les surdoses de chocolat peuvent engendrer de sérieux problèmes de postérieur chez les addicts comme moi.

— Je te promets que ça n'a rien à voir, m'assura-t-il, et tu n'as pas à t'en faire pour ton postérieur, il est absolument sublime, même si je ne suis pas contre de vérifier cette thèse de plus près.

Je lui jetai un semblant de regard furieux et ouvris le sachet. Il contenait cinq petites fusées de couleurs différentes, plantées sur des bâtonnets dont l'extrémité se terminait par une cordelette tressée. De quoi lancer un mini feu d'artifice.

— Je suis désolée, lui dis-je, mais cette fois-ci, tu es à côté de la plaque.

— Non, je ne crois pas. J'aimerais essayer quelque chose si tu me le permets. Est-ce que tu m'accompagnerais en dehors de la ville, dans les hauteurs ? Ce n'est qu'à dix minutes.

— Écoute, je ne sais pas si je peux sortir avec une autre personne que Millie parce qu'elle est la seule à comprendre réellement mes phobies, et... ces trucs sont certainement sympas à regarder, plein de couleurs et tout, mais les bruits me fichent la trouille, comme tout ce qui se trouve à l'extérieur de cet appartement d'ailleurs et...

Le Bourreau entoura mon visage de ses deux paumes. Je m'autorisai à fermer les yeux quelques secondes au contact de ses mains chaudes et douces.

— Loren. Tu vas sans doute trouver cela très déplacé de ma part, mais sache que je ne laisserai jamais rien t'arriver, déclara-t-il en détachant les dernières syllabes avec une sincérité palpable. Jamais ! S'il te plaît, ma belle, je sais que la confiance se mérite, mais je te demande une avance pour ce soir. Et si à n'importe quel moment tu ne vas pas bien, je te ramène immédiatement chez toi.

Évidemment, il aurait été plus logique, plus sage et plus intelligent de refuser. Malgré tout, j'avais terriblement envie de sortir de cette prison dorée qu'était devenu mon appartement. Je me sentais prête à dépasser mes limites, et surtout à profiter du moment que Mathias m'offrait.

— D'accord, acceptai-je en enfilant mon manteau.

Dehors, il faisait un froid de canard. Je m'engouffrai dans sa voiture tandis qu'il augmentait le chauffage, et jetai un coup d'œil rapide à l'habitacle. C'était une berline aussi modeste que pratique, qui me rappela agréablement mon humble petite citadine.

— Tu aurais pu voler quelque chose de plus sportif.

— Je ne vole pas les voitures. Et je n'ai jamais considéré la conduite comme un sport. Il y a bien d'autres manières de faire de l'exercice, m'assura-t-il avec un clin d'œil.

Tout à coup, une image de Mathias, le corps humide et tendu par l'effort, vint se greffer en plein milieu de mon cortex visuel. Je déglutis avec peine.

Le Bourreau se positionna derrière moi, contre mon dos, et enroula un bras autour de ma taille.

— Est-ce que l'endroit te plaît ?

Le panorama était fabuleux et s'étendait de tous côtés. Mathias avait garé sa voiture sur le chemin menant au sommet de la colline, et je ne cessais d'admirer les lumières de la ville qui scintillaient dans la nuit noire. Je hochai la tête en guise de réponse.

Il prit délicatement ma main droite et y plaça l'une des fusées, puis il déposa un briquet dans ma main gauche.

— Il te suffit de planter la tige dans la terre et d'allumer la mèche avant de t'éloigner de quelques mètres. C'est toi qui décides de l'instant où le bruit retentira, et c'est toi qui décides si tu veux ou non qu'il retentisse. Ainsi, tu gardes le contrôle à tout moment, Loren. La situation ne peut pas t'échapper. Tu es la seule arbitre.

Il venait de toucher un point intéressant. Depuis huit mois, je concevais le bruit que comme une agression qui s'imposait à moi sans que je puisse interférer. Ce soir, il m'offrait le loisir de tenir les rênes de ma phobie et m'accordait la possibilité de la contrôler.

Déposant un baiser sur mes cheveux, il s'éloigna de quelques pas pour me laisser prendre la décision qui m'appartenait. Je baissai les yeux sur la fusée. Comment un petit truc aussi ridicule pouvait-il me fichier les jetons à ce point ? C'était absurde !

Je marchai un peu plus avant dans le terrain, et enfonçai la tige bien à la verticale dans la terre fraîche. Puis je me retournai, cherchant le regard de Mathias pour m'y accrocher, m'y sceller. La nuit m'empêchait de distinguer le bleu de ses yeux, mais son expression m'était entièrement destinée, et totalement dévouée. Il m'incitait à dépasser mes craintes, tout en les respectant.

— Ne t'éloigne pas, d'accord ? demandai-je, d'une voix tremblante.

— Jamais, mon cœur.

Le cœur battant, j'approchai le briquet de la mèche. Ma décision était prise. J'allais déclencher une détonation de mon plein gré, et je décidai de le faire... maintenant !

La cordelette s'enflamma et je me retournai d'un bond, courant me jeter dans les bras de Mathias qui m'attendaient, grands ouverts. Ils se refermèrent sur moi et le Bourreau utilisa l'ensemble de son corps pour me constituer une cage protectrice, dans laquelle je me blottis à l'approche du bruit imminent. Une pluie de baisers s'abattit dans mon cou, sur mon front et mes cheveux.

La déflagration retentit soudain au-dessus de nous, illuminant le ciel noir de petites étoiles vertes qui disparurent presque immédiatement. Mathias souleva du doigt mon menton, visiblement inquiet.

— Comment te sens-tu, mon cœur ?

Difficile de répondre. J'étais soulagée que ce soit terminé, et fière d'avoir affronté ma peur. Évidemment, le bruit avait attisé mon anxiété, mais il avait aussi déclenché l'excitation magique provoquée par l'adrénaline. Faisant face au visage soucieux de Mathias, je me hissai sur la pointe des pieds pour embrasser ses lèvres, récoltant une mine abasourdie, suivie d'un sourire radieux.

— Je veux recommencer, affirmai-je.

Lors du deuxième essai, je pivotai immédiatement après m'être réfugiée contre Mathias pour ne perdre aucune miette du spectacle. Au troisième, l'anxiété m'avait désertée, remplacée par un sentiment d'impatience et, au quatrième, je souris tout du long, appréciant le panel de couleur autant que les baisers de Mathias.

— Il n'en reste plus qu'une, ma belle. Est-ce que tu me laisserais l'allumer pour toi ?

— Je... je ne sais pas...

Il me fit pivoter, dos à la fusée, et s'approcha de mon oreille, me caressant de sa voix grave et rassurante.

— Cette fois-ci, c'est moi qui déciderai de déclencher la détonation, et qui te rejoindrai. Tu ne pourras pas contrôler l'instant, mais tu sais au fond de toi que tu ne risques rien. Tu peux le faire, Loren, j'en suis convaincu.

Il s'éloigna presque aussitôt. Je tentai de garder mon calme en conservant une inspiration régulière. Bientôt, je perçus le bruit de ses pas derrière moi, heureuse qu'il n'ait pas décidé de faire durer le suspense.

— Maintenant, retourne-toi et regarde, chuchota-t-il à mon oreille.

Les étoiles rouges semblèrent grimper bien plus haut dans le ciel que les précédentes. Mon sourire s'étira de nouveau et ne me quitta pas durant tout le trajet du retour.

**

MATHIAS

Le sourire de Loren est plus grisant qu'un kilo de cocaïne. Il balaie mes soucis et rend ma vie plus gaie qu'elle ne l'a jamais été. Elle vient de terminer son dessert, mais reprend encore une bouchée du poulet que j'ai cuisiné, laissant échapper un gémissement satisfait. J'aime être celui qui la satisfait, et j'aimerais le faire de toutes les manières possibles.

— Alors, demande-t-elle en se levant pour débarrasser, comme ça, je suis ta petite amie ?

Je comprends qu'elle a téléphoné à Roger. Je la rejoins tranquillement dans la cuisine.

— Oui, je me suis dit que tu le prendrais mal si je t'annonçais comme ma femme.

Elle manque de s'étrangler, puis se met à pouffer de rire en supposant que je plaisante.

— Je me suis rendue à son atelier cet après-midi, explique-t-elle, nous avons convenu de présenter huit de mes toiles et il m'a aidée à fixer les prix. J'étais très intimidée, mais il a été adorable. Il semble beaucoup t'apprécier. L'exposition a lieu samedi à dix-neuf heures et Millie travaille tard ce soir-là, serais-tu d'accord pour m'accompagner ?

Pour la première fois, j'ai l'impression d'être utile et de compter pour quelqu'un. C'est un sentiment nouveau qui me valorise et me donne confiance en moi.

— Avec plaisir. Je suis ravi que tu me le demandes.

Elle me gratifie d'un sourire éblouissant, puis elle se rend dans la salle de bain. J'attends qu'elle en sorte pour me brosser les dents à mon tour, surpris que le fait d'utiliser sa salle de bain me semble aussi naturel.

En sortant, je la trouve dans le couloir, elle m'attend. Je caresse ses lèvres du pouce.

— Puis-je t'embrasser, Loren ?

— D'accord, dès que tu m'auras dit ce que contient ton sac, là-bas, dit-elle en pointant du doigt le salon.

Je joue la franchise.

— Une tenue de rechange au cas où tu me demanderais de passer la nuit ici, comme hier.

— Comme hier, cela veut dire, sans... me toucher.

— Tu sais que je ne te toucherai pas tant que tu ne me l'auras pas demandé.

— Tu m'as aussi affirmé que tu ferais tout pour que je t'en demande plus.

— Crois-moi, j'y travaille.

Je l'attire contre moi et l'embrasse avidement, désireux de lui faire ressentir la même ardeur qu'elle produit sur moi. Elle enroule un bras autour de mon cou, et fait courir l'autre sur mon ventre, griffant légèrement le tissu de mon t-shirt.

Bordel ! Jepense qu'elle a décidé de me rendre dingue. Tout en jouant avec sa langue, je la

repousse contre le mur du couloir. Plaqué ainsi contre elle, j'ai un mal fou à ne pas tenir compte de la pression de ses seins contre mon torse.

Le milieu du couloir se situe à égale distance entre son lit et le canapé du salon. Pendant un instant, j'envisage de la porter sur l'un ou l'autre pour la déshabiller. Puis je me souviens à temps qu'il n'est pas question de déraper. Tout en l'embrassant, je ramène mécaniquement mes mains sur sa nuque. Ainsi, mes doigts sont occupés à jouer avec ses cheveux, et ne risquent pas de se balader dans des endroits inconvenants. Loren pousse un soupir agacé contre ma bouche et enserme mon poignet pour le déloger de sa nuque. C'est sans compter sur ma détermination à ne pas laisser mes mains caresser tout son corps. Haletante, elle abandonne mes lèvres et me dévisage, confuse.

— Pourquoi est-ce que tes mains semblent s'agrafer sur ma nuque chaque fois que tu m'embrasses ?

— Parce que j'ai tellement envie de toi que je pourrais perdre le contrôle si je les laissais te parcourir comme bon leur semble. Or, je ne veux pas trahir ta confiance, je sais que tu te sens... coupable d'apprécier ma présence.

Elle arque un sourcil et me sourit, heureuse que j'aie compris seul, ce qu'elle n'osait me dire. Puis le rouge lui monte aux joues et lui donne cette expression adorable qui me rend plus léger qu'un ballon à l'hélium.

— Si ça peut te rassurer, marmonne-t-elle en détournant le regard, je commence à avoir de sérieuses difficultés à lutter contre moi-même.

— C'est pour cette raison que je tiens à te laisser le contrôle, mon cœur. Comme pour le feu d'artifice, c'est toi qui choisiras s'il doit avoir lieu, et quand.

Elle écarte une mèche de ses longs cheveux bruns, dévoilant une expression plus malicieuse que je ne l'aurais cru.

— C'est une décision... très difficile, dit-elle sur un ton faussement sérieux, étant donné que je ne sais pas à quoi m'attendre. Si je veux être tout à fait certaine de mon choix, peut-être que j'aurais besoin...

Je ne cesse de parcourir son visage du bout des doigts.

— De quoi as-tu besoin, mon cœur ?

— Je crois que je voudrais...

— Dis-moi...

— Je veux... un avant-goût.

— Un... un avant-goût ?

— Oui, il s'agirait d'un aperçu de...

— Je sais ce qu'est un avant-goût, mon cœur, je voulais juste m'assurer que j'avais bien entendu.

Loren veut un avant-goût. Et je déteste contrarier Loren.

**

LOREN

Un avant-goût ?

Non, pas la peine de balayer des yeux mon appartement à la recherche d'une autre fille, c'était bien moi qui avais prononcé ces mots.

Sans plus attendre, Mathias plongeait pour goûter mes lèvres. Ses mains se décrochèrent enfin de ma nuque, et contournèrent mes omoplates pour rejoindre le contour externe de mes seins. Chacun de ses pouces en effleura le renflement jusqu'à ce que ma poitrine se tende pour en réclamer davantage.

Ignorant totalement ma requête, il saisit mes hanches pour me soulever avec une extrême lenteur, me pressant contre lui centimètre par centimètre, m'obligeant ainsi à ressentir chaque parcelle de son

désir.

Lorsque mes traîtresses de jambes s'enroulèrent autour de sa taille, il agrippa fermement mes fesses pour me maintenir contre lui et apposa mon dos au mur. Ses lèvres s'attardèrent sur mon cou et y déposèrent une chaîne de baisers jusqu'à mon oreille.

— Dis mon nom, Loren.

— Non, soufflai-je en enserrant plus fortement sa taille.

Il mordilla le lobe de mon oreille, le lécha, puis souffla dessus, provoquant une suite de frissons qui me firent tressaillir.

— Dis mon nom.

Mathias, Mathias, Mathias...

— Le Bourreau, répondis-je, néanmoins.

Je savais que ce surnom cruel lui déplaisait et qu'il ne le méritait pas. Il grogna doucement et resserra sa prise sur mes fesses pour nous faire pivoter, bien décidé à bannir à tout jamais ce mot de mon vocabulaire.

Légèrement inquiète, je regardai défiler le mur du couloir avant de consulter Mathias du regard.

— Où est-ce que tu m'emmènes ? m'enquis-je alors que la direction ne supposait qu'une seule et unique possibilité.

— Sur ton lit, répondit-il, imperturbable. Tu n'as pas précisé de lieu pour cet avant-goût.

Il me déposa sur le dos et alluma ma lampe de chevet. Celle-ci diffusait un éclairage tamisé, à peine plus lumineux qu'une bougie.

— Parfait, déclara-t-il. J'ai besoin de voir ton visage.

C'est pourtant vers mon ventre qu'il se dirigea. Il le mordilla à travers mon t-shirt, m'arrachant quelques soupirs impatients, puis il remonta vers mon plexus et termina son ascension lorsque ses lèvres atteignirent l'un de mes seins. Prenant une grande inspiration, il insuffla de la chaleur à travers le tissu tout en jouant avec sa langue sur les fines fibres de coton. Alors que je l'encourageai d'un gémissement, il redressa la tête.

— Crois-tu qu'un bourreau t'imposerait ce type de châtiment ?

Il ne me laissa pas le temps de répondre et infligea le même traitement à mon second sein, envoyant une décharge de plaisir directement entre mes jambes. Je me cambrai sous son corps imposant.

— Et maintenant, Loren ? grogna-t-il. Crois-tu qu'un bourreau te torturerait de cette manière ? Dis mon nom...

Il avait murmuré ces derniers mots comme une supplique et non un ordre. Haletante, je me redressai pour faire face à cet homme qui me prodiguait tant de plaisir alors que j'étais censée le détester.

— Stockholm, prononçai-je.

— Le syndrome ?

J'acquiesçai timidement, appréhendant sa réaction.

Une ombre de tristesse survola brièvement son regard bleu sombre, si bien que je regrettai immédiatement mes paroles. Il se ressaisit aussitôt et adopta un visage déterminé.

— Oh, non, ma belle, je ne suis pas ton syndrome, et je ne suis pas non plus le bourreau cruel que tu dessines la nuit. Regarde-moi, Loren.

Le regarder ? Je ne faisais que ça. Mes yeux souffraient même d'une défaillance à percevoir autre chose, ces derniers temps. Il saisit mon menton et me regarda droit dans les yeux.

— Moi, je suis celui qui s'évertuera chaque jour à te procurer plus de plaisir que la veille. Si tu

me laisses faire, ma belle, je te donnerai des orgasmes à n'en plus finir jusqu'à ce que ni toi ni moi ne puissions plus bouger. Je vais t'expliquer comment je ferai.

Il me donna d'abord un baiser vorace, profond, puis caressa le pantalon qui couvrait mes jambes. D'abord au-dessus des genoux, puis en remontant vers l'intérieur, le long de mes cuisses jusqu'au sommet, sans jamais franchir la ligne interdite, celle qui n'appartenait plus à l'avant-goût.

— Pour commencer, je te caresserai de cette manière, mais sur ta peau nue, puis je poserai ma bouche sur tes cuisses, et elle suivra le même chemin que ma main. Sauf qu'elle ne s'arrêtera pas là. Je te goûterai sans répit et te consumerai de ma langue jusqu'à ce que tu trembles de désir.

Pour toute réponse, je le dévisageai, interdite, dissimulant de mon mieux les tremblements de désir qui n'avaient pas attendu sa langue. Il revint à la charge et positionna sa large carrure au-dessus de moi, plaçant ses bras puissants de chaque côté de ma taille. Il souleva l'ourlet de mon t-shirt avec les dents et lécha mon ventre, exerçant d'abord de petits cercles, puis de longs chemins sinueux tandis que je glissais ma main dans ses cheveux pour m'y agripper, encourageant subtilement ses assauts.

Ou pas si subtilement que ça si j'en croyais le sourire qu'il afficha contre ma peau. Bientôt, sa bouche rencontra l'extrémité de mon soutien-gorge, et son regard magnétique vint capturer le mien.

— Je dégraferai ce fichu soutien-gorge et embrasserai tes seins comme ils le méritent, je suceraï tes tétons, puis je te posséderai durant des heures, lentement et profondément. Et tu aimeras ça, Loren. Je te ferai crier de plaisir et je me délecterai de tes gémissements.

Comme pour affirmer ses propos, il frotta doucement son érection contre mon entrejambe. Il déposa ensuite un dernier baiser sur mes lèvres, puis s'allongea à mes côtés et se tourna.

Puis plus rien.

Il m'avait laissée pantelante, le ventre encore brûlant de ses caresses, et l'esprit chauffé à blanc par ses promesses.

— Euh... le Bourreau ? Tu as... terminé, là ?

— Oui, mon cœur, dit-il, d'une voix douce. D'où le terme « avant-goût ».

— Oh. Oui, je vois. C'est... intéressant. Ainsi je sais à quoi m'attendre, alors... merci. Je crois.

Depuis que j'avais rencontré Mathias, je m'efforçais d'adopter un comportement raisonnable et cohérent. Sauf que celui-ci s'était pris une sacrée raclée par ma fibre émotionnelle. Je ne m'étais pas sentie aussi épanouie depuis des mois. En réalité, je ne m'étais jamais sentie aussi épanouie de toute ma vie.

Je fus soudain happée par la chaleur de Mathias qui me tournait le dos, couché nonchalamment sur le côté. Près de lui, mon anxiété disparaissait, tous mes sens s'éveillaient. J'approchai mes lèvres de son oreille.

— Mathias... fais-moi l'amour.

Je me demandai si l'apnée se pratiquait aussi en dehors des milieux marins. L'immobilité de Mathias était spectaculaire.

Lorsqu'il se retourna enfin pour me faire face, je soutins son regard impassible. Puis il me donna un baiser passionné qui enflamma mes sens. Je soulevai son t-shirt pour l'en débarrasser.

Pendant qu'il s'agenouillait pour m'aider dans ma tâche, j'entrai en mode *blonde* : sourire niais et yeux ronds. Le torse de Mathias était un sanctuaire de virilité, chaque muscle était modelé à la perfection, révélant une puissance sans failles. Un large tatouage constitué de lignes entremêlées lui recouvrait la moitié du bras et se terminait sur le pectoral. Je levai la main pour toucher sa peau, caressant ses abdominaux, jusqu'à la base des pectoraux.

Il saisit à son tour l'ourlet de mon t-shirt pour me dévêtir. Tout en m'embrassant, il dégagea d'abord mes bras, puis s'écarta pour le passer par-dessus ma tête... et se figea.

Son visage vira au blanc cassé et il se pétrifia, fixant des yeux mon épaule meurtrie. Sa bouche s'ouvrit sans qu'aucun son en sorte réellement.

Alors que ses yeux bleus devenus sombres exprimaient une consternation sans limites, il recula, éloignant ses mains de mon corps comme si elles pouvaient me blesser d'un simple contact.

Je n'étais pas du tout d'accord avec ça ! Ce n'était pas ce qui était prévu. J'avais pourtant prononcé les mots magiques !

— M... mon dieu, mon cœur, si tu savais comme je suis désolé, balbutia-t-il en s'éloignant encore de trente bons centimètres.

— Oh, non, non et non ! m'exclamai-je en m'asseyant. Tu n'as pas le droit de te défiler ainsi. Où sont passés tes projets concernant un record d'orgasmes et tout un panel de gémissements ?

Mathias me dévisagea, interloqué.

— Tu veux vraiment que je pose mes mains sur toi après ce que je t'ai fait ?

— Tu ne vas pas m'obliger à te supplier, tout de même ?

— N... non, mon cœur. Jamais.

Sans grande conviction, il passa un doigt sur la courbe de mon menton. Puis ses iris prirent une teinte marine et il enfouit sa tête dans mon cou avant que je perçoive la bruine de ses remords. Ses lèvres suivirent la ligne de ma clavicule et se dirigèrent obstinément vers le puits de mes souffrances. Avec une extrême précaution, il embrassa le point douloureux, me laissant frémir sous l'assaut des sensations contradictoires qui m'envahissaient peu à peu.

De ses baisers, il absorba la tristesse, la peur et la colère. Seul le sentiment de réconfort subsista.

— Pardon, Loren, souffla-t-il contre ma blessure, pardon, pardon...

— Je t'ai déjà pardonné, j'étais sincère.

— Je sais. Mais moi, je ne me pardonnerai jamais, affirma-t-il en embrassant dans mon dos l'impact par lequel était ressortie la balle.

D'une profonde inspiration, il se résigna à reprendre sa progression. Il s'agenouilla derrière moi et ses caresses se firent plus sensuelles, plus provocatrices.

C'était exactement ce que je désirais. J'en avais besoin. Son torse brûlant recouvrit mon dos, ses mains frôlèrent mon ventre puis se refermèrent sur mes seins, les malaxant doucement. D'un geste sûr, il dégrafa mon soutien-gorge puis écarta son pouce de son majeur pour satisfaire mes tétons d'une seule main. J'inclinai légèrement le buste en arrière, m'abandonnant contre lui, laissant ses mains expertes m'explorer comme elles le souhaitaient.

Tandis qu'il décrivait des cercles de plus en plus étroits autour de mes pointes devenues rigides, son autre main se faufila vers le bouton de mon pantalon. Je me tortillai pour faciliter le passage du vêtement tout en jetant un coup d'œil inquiet à la culotte que je portais. Ouf. Lycra et dentelle noire.

Visiblement, le spectacle plut également à Mathias, qui siffla entre ses dents, repoussant contre mes reins son érection croissante. Sans prévenir, il glissa ses doigts sous le tissu noir, laissant échapper un grognement satisfait.

— Tu es déjà mouillée, mon cœur. C'est bien, je veux que tu mouilles pour moi.

Il fit glisser son index contre ma fente, jusqu'à mon entrée où il appuya imperceptiblement son doigt. Je me cambrai, gémissant de frustration, mon bassin cherchant désespérément à approfondir le contact.

Au lieu d'apaiser mes tourments, le Bourreau abandonna sa tâche et me contourna furtivement, à l'instar d'un félin encerclant sa proie. Une fois devant moi, son regard engloba l'ensemble de mon corps.

— Oh, mon cœur, tu es sublime.

Automatiquement, je refermai les jambes et me recroquevillai sur moi-même, gênée d’être ainsi exposée à son regard ardent.

— Non, ma belle, écarte tes jambes, laisse-moi te regarder.

Je déglutis et lui obéis timidement. Jamais un homme ne m’avait rendue si avide de désir et de sensations.

Tout en caressant l’intérieur de mes cuisses nues, il prit un téton entre ses lèvres, qu’il mordilla tendrement. La dentelle de ma culotte glissa le long de mes jambes. Sans déloger sa bouche, il soutint mon dos d’une main tandis que l’autre prit possession de mon intimité, y insérant un doigt qu’il remua en créant une sorte de délicieux va-et-vient. Sans plus aucune gêne, mes hanches bougèrent en suivant le rythme lent qu’il m’imposait.

— Je veux te déshabiller, haletai-je en déboutonnant son jean.

Il se crispa légèrement lorsque je tirai sur l’élastique de son boxer afin de libérer son membre. Quand celui-ci se dressa devant moi, lourd et fier, je pris soin de désactiver le mode *blonde* pour ne pas baver devant cet engin en parfaite proportion avec l’envergure de Mathias. Je le pris dans ma main sans parvenir à l’encercler totalement, et entrepris de caresser le dôme lisse avec mon pouce. Fasciné, il me regarda faire quelques instants avant de repousser gentiment ma main.

— Doucement, ma belle, tu n’imagines pas l’effet que tu produis sur moi.

Il attrapa son jean et fouilla dans la poche arrière pour récupérer un petit emballage rectangulaire. Ouf ! J’avais bien des préservatifs dans ma salle de bain, mais j’étais à peu près certaine de ne pas posséder les modèles « taille Hulk ».

Je frémis d’impatience lorsqu’il souleva mes cuisses pour se placer entre mes jambes. Son membre glissa plusieurs fois contre ma fente avant de s’enfoncer doucement en moi. Au fur et à mesure de sa progression, ma chair se referma autour de lui, l’emprisonnant fiévreusement. La sensation de plénitude envahit mon corps et inhiba mes pensées, jusqu’à ce qu’il soit entièrement en moi.

Le souffle court, Mathias s’immobilisa et chercha mon regard.

— Est-ce que ça va, ma belle ?

À ton avis, Hulk ?

Ça allait même mieux que ça. Mais comme je semblais avoir momentanément perdu l’usage de la parole, je pus que soulever ma tête à la recherche de ses lèvres. Le Bourreau m’embrassa langoureusement et se mit à aller et venir en moi. La notion du temps m’échappa complètement tandis que je m’abandonnai sous ce corps divinement puissant, le laissant me donner plus de plaisir que j’en avais jamais goûté.

**

MATHIAS

Bordel ! Je ne savais pas que le sexe pouvait être aussi intense. Le corps de Loren est la chose la plus sensationnelle au monde. Tout en me perdant en elle, je capture un de ses seins dans ma bouche. Juste pour l’entendre gémir. C’est devenu mon son préféré.

Elle me dévisage à travers ses paupières mi-closes, ondulant de plaisir sous ma bouche.

Je glisse mes mains derrière son dos pour la redresser, et la ramène contre moi tandis que je m’assieds sur mes talons.

— Passe tes bras autour de mon cou, lui dis-je.

Elle s’exécute et s’accroche à ma nuque. Je préfère la laisser aux commandes afin qu’elle choisisse elle-même son rythme. Parce qu’elle en a besoin pour me faire confiance. Et parce que la regarder me chevaucher est un spectacle qui me fait bander comme jamais.

J'avance une main entre ses cuisses, jouant avec son bouton sensible chaque fois qu'elle ramène ses hanches contre moi. Les élans de son bassin se font plus rapides, ses geignements plus pressants. Alors qu'elle est au bord du gouffre, j'accompagne ses mouvements avec davantage de vigueur. Soudain, sa tête bascule en arrière, étouffant ses cris.

Il ne m'en faut pas plus pour exploser à mon tour. Maîtrisant tant bien que mal le cyclone qui m'emporte, je retrouve mes esprits, juste à temps pour soutenir Loren qui s'écroule contre moi.

Je l'allonge sur le dos et écarte quelques mèches de son front. J'ai besoin de voir ses yeux, mais ils sont fermés. Je suis mort de trouille à l'idée qu'elle regrette déjà ce qu'il vient de se passer.

— Mon cœur ? Est-ce que tu vas bien ?

Elle ouvre ses paupières et m'observe minutieusement. Jamais je ne me suis senti aussi à nu. Exposé. Ses lèvres s'étirent en un merveilleux sourire qui me rend fort et faible à la fois.

Et merde ! Je ne peux plus me leurrer, soit cette fille est une drogue détonante, soit je suis désespérément amoureux d'elle.

— Disons que pour un beau gosse, tu ne t'es pas trop mal débrouillé, ironise-t-elle, d'une voix rauque.

Dans le lit immense, elle vient se blottir dans mes bras.

— Dors, mon cœur, lui dis-je en embrassant son front. J'essaierai de ne pas te réveiller demain matin.

— Pas de risques, je me lève aux aurores le mercredi. J'ai rendez-vous chez le kinésithérapeute pour la rééducation.

— Je veux t'accompagner.

Elle fronce les sourcils.

— Pourquoi ?

Parce que je veux être là quand ce mec posera ses mains sur toi. Parce que je veux savoir ce qu'il en est et de quelle manière je peux t'aider. Et parce que si je peux passer une heure de plus avec toi demain, ce sera une heure de moins à me rendre malade en me demandant si tu vas bien.

— Je... s'il te plaît, laisse-moi venir avec toi.

— Très bien, accepte-t-elle.

— Merci. À propos de demain, j'ai... quelque chose à faire avec mon frère, en fin de journée. Je dînerai probablement avec lui. J'aimerais te rejoindre ici juste après, si tu es d'accord.

Je remarque pour la deuxième fois que son cœur s'accélère quand je mentionne mon frère. Bizarrement, je crois que ça me fait le même effet, sauf que j'y suis habitué.

Comme un lâche, je fuis son regard. Loren est intelligente, elle sait que désormais je veux me tenir loin de la délinquance, mais qu'il me serait difficile de refuser quoi que ce soit à mon frère. Je tente de la rassurer.

— Ne t'inquiète pas... ce n'est rien d'important. Je serai ici vers vingt et une heures au plus tard.

Quelques minutes plus tard, elle s'endort.

Mercredi 25 Février

MATHIAS

Je me demande toujours où mon frère déniché tous ces tarés. Le débile numéro un doit être sacrément en manque pour tressauter comme un marteau-piqueur. Et le débile numéro deux fait répéter à Yann toutes les indications pour la troisième fois.

Bordel ! Est-ce qu'on ne pourrait pas accélérer un peu ? Ça fait déjà une heure. Mon frère, lui, s'en fiche, il est d'une patience d'ange lorsqu'il s'agit de la préparation d'un plan. Il mord dans son burger et reprend tranquillement ses explications pendant que j'envoie un message à Loren.

— La bâtisse comporte deux étages. Mon frère et moi monterons pendant que vous vous occuperez du rez-de-chaussée. On sait de source sûre qu'il y a près de vingt mille euros de bijoux dans la baraque. Sans compter quelques tableaux et une collection de vases Daum.

Vingt mille euros. Si Yann annonce ce prix-là, c'est qu'il y a au moins le double, voir le triple. Mon téléphone vibre, c'est un SMS de Loren.

« *Prends ton temps, le Bourreau, je me fais couler un bain.* »

Je serre les dents face à l'image de Loren plongée dans son bain. Je dois absolument la rejoindre avant que l'eau ne refroidisse. Mon frère reprend.

— La maison ne possède aucun système d'alarme, et les voisins sont en vacances pour quinze jours.

— Tu es sûr que le couple loge seul dans cette grande maison ? demande débile numéro deux.

— Absolument. Et la cerise sur le gâteau : ils partent ce week-end. Ils seront absents samedi soir. On passe donc à l'action dans trois jours.

Samedi soir... l'exposition de Loren. Merde ! Pendant que les deux abrutis acquiescent frénétiquement du menton, je désapprouve.

— Euh... Yann ? Pas samedi soir, je ne suis pas dispo.

Yann me fixe avec ce regard impassible, celui qui n'annonce jamais rien de bon.

— Pardon ? demande-t-il comme s'il avait simplement mal entendu.

— J'ai prévu quelque chose ce samedi et...

Avant que je finisse ma phrase, il se tourne vers les deux autres.

— OK, tout est au point pour nous. On se rejoint tous ici, samedi à dix-neuf heures. Si vous voulez bien me laisser seul avec mon frère maintenant.

Les deux débiles comprennent le message et s'exécutent en emportant une des portions de frites qui traînent sur la table.

Yann se carre dans son siège et se compose une expression qui pourrait frôler l'empathie si je ne le connaissais pas mieux.

— Hé, frangin, dit-il, d'une voix faussement sereine, que se passe-t-il en ce moment ? Tu te comportes bizarrement, et on ne se voit presque plus. Tu as vraiment rencontré une fille, c'est ça ?

Les mèches brunes de Loren m'apparaissent immédiatement, et le souvenir de sa peau douce et chaude me donne la force de poursuivre cette conversation.

— Oui, je vois quelqu'un.

— Tu es sorti de prison, il y a tout juste une semaine. Tu rencontres une fille, et soudain elle passe avant nous, avant la famille ?

Yann sait toujours où taper pour faire mal. Au propre comme au figuré.

— Bien sûr que non, elle ne passe pas avant, c'est simplement que j'avais prévu quelque chose pour samedi soir. Quelque chose d'important.

— Plus important que de se faire quatre-vingt mille euros en une heure et d'aider ton frère ? C'est ce que tu es en train de me dire ?

Visiblement, j'ai sous-estimé le pactole. Pourtant, aucun chiffre ne pourrait me faire manquer l'exposition de Loren. Je dois sortir de cet appartement qui m'étouffe et la rejoindre, c'est tout ce qui compte à présent.

— Tout ce que je dis, c'est que je ne pourrai pas venir ce samedi, je suis désolé.

Yann est stupéfait. C'est la première fois que je m'oppose à lui. Il me regarde rassembler quelques affaires, puis, curieusement, il semble se radoucir.

— D'accord, je comprends, acquiesce-t-il en me donnant une brève accolade. Tu sais que je n'ai jamais voulu que ton bonheur.

Ces marques d'affection sont rares chez lui, voire inexistantes. Mais je viens de passer huit mois en taule, alors peut-être que ça change la donne.

— Je sais, Yann. Merci.

Je suis heureux et soulagé qu'il respecte mon choix. Après tout, il est mon frère, ma seule famille et je sais que je peux lui faire confiance.

Je dévale les escaliers et saute dans ma voiture. Cinq minutes plus tard, Loren m'ouvre la porte, vêtue d'un peignoir éponge qui ne demande qu'à être enlevé.

— Bonsoir, ma belle, dis-je en l'embrassant. Est-ce que j'arrive trop tard pour avoir le plaisir de te contempler dans ton bain ?

— Oui, les doigts fripés, ce n'est pas mon truc.

La déception doit se lire aisément sur mon visage. Celui de Loren se fend d'un sourire espiègle.

— Je plaisante, je t'attendais. Désape-toi, le Bourreau, l'eau est chaude.

Elle se dirige vers la salle de bain alors que la sonnerie de mon téléphone retentit. C'est Yann.

— Oui ?

— *Tu as oublié tes clés à l'appartement. Tu peux passer les chercher demain soir avant d'aller chez ta copine, si tu veux. Je t'attendrai.*

— OK. Merci, Yann. À demain.

— *À demain, frangin.*

Lorsque je pousse la porte de la salle de bain, je suis victime d'un choc visuel.

Loren se délasse dans la baignoire inondée de mousse, immergée jusqu'à la ligne médiane de ses seins.

Je lui adresse un clin d'œil aguicheur, de ceux qu'elle juge arrogants, et entame de me déshabiller sensuellement sans la quitter des yeux. Comme un mec sûr de lui, qui a décidé que sa plastique était capable de remplacer intégralement les préliminaires. Elle lève les yeux au ciel, mais conserve son sourire. J'aime sa façon de s'exaspérer lorsque je joue la carte du beau gosse.

L'instant d'après, je m'agenouille dans l'eau et prends le temps d'embrasser minutieusement son épaule droite avant de descendre sur ses seins.

**

LOREN

Mathias se sécha énergiquement et me présenta mon peignoir ouvert.

— Enfile vite ce peignoir, que je puisse enfin te l'enlever.

Je n'eus pas le temps de nouer la ceinture qu'il m'emporta dans ma chambre, me laissant paraître toute légère entre ses bras musclés. Il m'étendit sur le lit et défit les pans du peignoir l'un après

l'autre, arborant le regard émerveillé d'un enfant qui déballe son cadeau de Noël. Puis il récupéra la ceinture en coton et la noua autour de mon poignet droit.

— Euh... le Bourreau ? Ce n'est pas trop mon truc, le BDSM. Surtout le deuxième soir.

Il se pencha et m'embrassa tendrement.

— J'ai bien écouté ce qu'a dit le kinésithérapeute, ce matin. Même s'il ne fait aucun doute que ta souffrance est bien réelle, elle se déclenche principalement par un automatisme psychologique. Les exercices qu'il t'impose sont destinés à te prouver que tu es capable de lever le bras. Seule la peur t'en empêche en créant une sensation de douleur.

— D'accord. Tu as été attentif et studieux durant une demi-heure. Bravo. Maintenant, est-ce qu'on pourrait oublier ces histoires de ceinture et de nœuds, et continuer tranquillement ce qu'on a commencé dans le bain ? Ces trucs commencent légèrement à me faire flipper, dis-je en indiquant mon poignet.

— Tu sais que je ne te ferai jamais de mal. N'est-ce pas ?

Oui. Je ne savais pas comment je le savais, mais je le savais, tout simplement. J'acquiesçai.

Avec précaution, il fit fléchir mon bras dans l'axe du coude, et attacha l'autre extrémité de la ceinture à ma tête de lit.

— Tout va bien, mon cœur, me rassura-t-il en me voyant frémir. Je ne t'attache que cette main. Regarde ton poignet, et jette un œil à la tête de lit. Ce sont des nœuds de lacets que tu peux défaire à tout moment avec ta main libre.

En effet, en pliant ainsi mon coude, mon poignet se trouvait près de ma joue, mais mon bras suivait pratiquement l'axe de mon corps, si bien que je ne ressentais aucune douleur. Et Mathias avait pris soin de laisser une bonne longueur de corde pour que je ne me sente aucunement entravée.

Je ne voyais pas bien l'intérêt de la manœuvre, mais la réponse ne m'intéressa plus du tout lorsque le Bourreau vint souffler sur la pointe de mes seins avant d'en prendre un dans sa bouche, faisant renaître un délicieux frisson dans mon bas-ventre. Sa langue fit ensuite le tour de mon nombril, puis suivit résolument la ligne verticale en direction du Sud.

— Mathias ? fis-je d'une voix anxieuse en le retenant par les cheveux de ma main libre.

— Chut, souffla-t-il en reposant ma paume à plat sur les draps, détends-toi, mon cœur.

Il passa ses mains sous mes cuisses pour les écarter légèrement et sa bouche s'empara de mon intimité avant que je ne puisse protester. Un bref cri d'extase sortit de ma gorge, entraînant ma tête qui retomba lourdement sur l'oreiller, déclarant forfait. Mathias exerça d'abord un aller-retour le long de ma fente, puis il s'insinua entre les replis de chair qu'il lécha, mordilla, happa, semblant vouloir s'en approprier chaque parcelle. L'ensemble de mes fonctions cérébrales disjoncta et mon corps ne devint plus qu'une enveloppe de chair assoiffée de sensations.

À travers mes paupières mi-closes, je le vis redresser la tête et esquisser un sourire charmeur tout en passant généreusement sa langue sur ses lèvres, affolant au passage mes hormones déjà surexcitées.

Saleté de beau gosse prétentieux !

Il replongea ensuite et attrapa le point culminant entre ses lèvres. Je ravalai un hoquet de stupeur en froissant les draps de ma main valide, évacuant ainsi une infime décharge de tension. Le Bourreau libéra mon point sensible un instant pour le couvrir de caresses humides qui me rapprochèrent dangereusement du gouffre. Puis il les espaça progressivement jusqu'à m'administrer plus que quelques timides à-coups, avant de s'arrêter complètement.

Je gémis de frustration et mes hanches glissèrent instinctivement vers le bas à la recherche de ses caresses exquises. La ceinture de coton retint mon poignet, et mon bras se déplia légèrement.

Aussitôt, Mathias réitéra ses assauts, mêlant tour à tour caresses aguicheuses et sensations vertigineuses en un rythme croissant.

Deux cents billets que ce mec appartenait à une nouvelle espèce conçue dans l'unique but d'utiliser sa langue !

Je me mis à onduler frénétiquement sous sa bouche. Bientôt, il inséra un doigt en moi qu'il remua en quelques mouvements circulaires divins, puis le retira presque aussitôt, se reculant et m'abandonnant une nouvelle fois.

— S'il te plaît... gémis-je en franchissant quelques centimètres de plus.

Mon lien se tendit, accentuant la position verticale de mon bras sans que je n'y accorde la moindre attention.

Mathias me récompensa immédiatement, apaisant ma chair fiévreuse d'un revers de langue. Lorsque je sentis qu'il me délaissait une nouvelle fois, mes hanches descendirent encore, encouragées par les baisers qu'il déposait à l'intérieur de mes cuisses, jusqu'à ce que j'atteigne l'extrémité du matelas.

C'est alors que le Bourreau glissa sur le parquet de ma chambre et s'agenouilla devant moi. De ses larges mains, il bloqua mon bassin et revint à la charge, le regard acéré et la mâchoire déterminée. Il plaça mes cuisses sur ses épaules et un deuxième doigt rejoint le premier, allant et s'agitant en moi. Puis il plaqua sa bouche sur mon bouton de chair, qu'il suçait et aspira tandis que je me tordais de plaisir entre les draps. Chaque fibre de mon corps se mit à tressaillir, formant de multiples connexions qui explosèrent en un brasier d'extase. Il ne me libéra pas pour autant, accompagnant mon orgasme jusqu'à ce que j'en perde totalement le souffle.

Dans les brumes du délice, je perçus sa silhouette au-dessus de moi, ses doigts dénouèrent mon lien. Ses lèvres s'abattirent sur mon épaule.

— Est-ce que tu as mal ?

Mon bras s'était redressé à la verticale, je devais forcément souffrir. Pourtant, je ne ressentais qu'un léger étirement dans l'articulation, bafoué par un plaisir intense.

— Non, je n'ai ressenti aucune douleur ! m'exclamai-je sans pouvoir contenir la joie qui me submergeait.

Mathias m'adressa un sourire éblouissant. Mon bonheur semblait réellement lui tenir à cœur, et il me le prouvait sans cesse.

Comment ne pas tomber sous son charme ? Du reste, il était maintenant bien trop tard pour ignorer que mes sentiments pour lui s'amplifiaient d'heure en heure.

Jeudi 26 Février

MATHIAS

Je sonne une troisième fois. Pas de réponse. Sans doute a-t-il eu un empêchement. Étrange qu'il ne m'ait pas prévenu. Étrange aussi que j'aie oublié mes clés, elles ont dû glisser de ma poche.

Je m'assieds sur le palier, le dos contre la porte en espérant qu'il se pointe sans tarder. J'ai hâte d'annoncer à Loren que mon patron cherche un employé et qu'il me gardera si je continue à faire preuve de motivation. J'aimerais qu'elle soit fière de moi.

Dix-huit heures trente. Je ne tiens plus. Je téléphone à Yann. Il décroche à la quatrième sonnerie.

— *Ouais. Excuse-moi, j'ai eu un contretemps.*

J'entends comme une respiration hachée à l'autre bout du fil.

— Tout va bien, Yann ?

— *Pas de problème. Je suis là dans moins de cinq minutes.*

— OK. À tout de suite.

Je patiente en espérant qu'il ne se soit pas encore fourré dans un merdier quelconque.

**

LOREN

Depuis que Mathias m'avait subtilement incité à lever le bras hier soir, j'avais passé la journée à vérifier que j'en étais encore capable. J'en avais profité pour réaménager mes placards et terminer une toile.

Un énième coup d'œil à la pendule m'apprit qu'il était dix-huit heures vingt.

Quand le Bourreau frappa à ma porte, je sursautai. Quelqu'un l'avait probablement laissé entrer au bas de l'immeuble, car seule Millie possédait les clés de l'entrée principale.

— J'arrive !

Je déverrouillai la porte et abaissai la poignée. Elle s'ouvrit si violemment que je bondis en arrière pour éviter de la prendre en pleine figure. Un type s'introduisit dans mon appartement en la refermant derrière lui. Il ne me fallut qu'une seconde pour comprendre qu'il ne s'agissait pas de Mathias. J'ouvris la bouche pour hurler, mais l'homme agita un objet dans sa main. Un flingue. D'un regard, il m'intima de la fermer. J'obéis.

— Salut ma jolie. Décidément, je me demande où mon frère dégote toutes ces filles canon, déclara-t-il en me reluquant de haut en bas.

Son frère... cette voix qui me glaçait. J'avais devant moi le frère aîné de Mathias, celui dont l'esprit était dépourvu de tout scrupule.

— Peux-tu cesser de trembler comme une feuille, chérie ? C'est très désagréable. Assieds-toi !

Mon salon commença à tourner autour de moi, mais je me ressaisis et gagnai la chaise qu'il m'indiquait en m'y cramponnant.

— Depuis combien de temps connais-tu Mathias ? demanda-t-il avec un calme apparent.

J'ouvris machinalement la bouche et fus surprise de réussir à parler.

— Depuis... une... une semaine, bredouillai-je.

— Une semaine, répéta-t-il. Vois-tu, moi, je le connais depuis vingt-sept ans. J'ai vécu avec lui, et je connais la moindre de ses aspirations. Et crois-moi, tu n'en fais pas partie. Tu es plutôt bien gaulée, je te l'accorde. Sans doute la raison pour laquelle il ne t'a pas encore jetée. D'ailleurs à ce propos, je ne sais pas ce que tu avais prévu samedi soir, mais il est déjà engagé ailleurs.

Malgré la terreur qui me tordait le ventre, j'enregistrais étonnamment bien ce qu'il me racontait. L'adrénaline me permit de répondre une seconde fois.

— N... non. Il m'a dit qu'il m'accompagnerait pour...

L'homme se mit à ricaner et me considéra avec pitié.

— J'ai besoin de lui pour un travail ce samedi. Sérieusement, tu as vraiment cru qu'il allait t'accorder la priorité, et abandonner son frère ?

— Un travail ? demandai-je, d'un ton plus assuré. Si vous voulez parler de cambriolage, je ne crois pas que cela intéresse Mathias.

— Ah oui ? Il m'a pourtant aidé à tout mettre au point hier soir avant de te rejoindre ici.

Mon cœur rata un battement. La théorie du Bad Boy sensible et attentionné qui remettait en question ses erreurs passées s'amenuisa peu à peu.

— Je suis désolé ma jolie, mais Mathias n'est pas un mec pour toi. Une vie rangée ne l'intéresse pas.

Il fut interrompu par la sonnerie de son téléphone. Pour éviter que je ne m'enfuie pendant qu'il décroche, il me saisit l'épaule pour me clouer à la chaise. Je hurlai de douleur si fort qu'il fit un léger bond en arrière. Puis il me détailla du regard, et une lueur de compréhension éclaira progressivement ses traits. Il me bâillonna la bouche de son avant-bras pour m'empêcher de parler et décrocha.

— Ouais. Excuse-moi, j'ai eu un contretemps.

J'essayai de ne pas m'évanouir et respirai de mon mieux par le nez.

— Pas de problème. Je suis là dans moins de cinq minutes.

Moins de cinq minutes. Courage, Loren, c'est bientôt fini.

Il raccrocha et retira lentement son bras, puis s'approcha si près que je sentis son haleine.

— Veux-tu que je te dise un secret, ma jolie ? Dans le casse où la police a arrêté mon frère, ils n'étaient pas trois, mais quatre. J'étais là aussi. Tu vois, lui et moi, on se couvre mutuellement, on se protège. Et toi, tu es rien qu'un divertissement de quelques jours au mieux.

Il se dirigea tranquillement vers la porte avant de se retourner.

— Oh, j'oubliais. Si tu parles à Mathias de ma visite ici, je t'étrangle.

Il sortit et claqua la porte. Je m'écroulai sur le sol sans pouvoir contenir mes larmes.

Bientôt, la peur se dissipa pour laisser place à la colère. Comment avais-je pu être aussi stupide ? Mathias m'avait lui-même expliqué le lien étroit qui l'unissait à son frère, et j'avais soigneusement mis cette information de côté. Pas étonnant qu'il ait été jusqu'à le couvrir dans cette affaire. Comment avais-je pu penser une seconde que mon Bourreau pouvait changer et m'accorder un réel intérêt ?

Oui, il avait été gentil avec moi. Serviabile, parce qu'il y avait été obligé. C'était le deal pour qu'il sorte, et il l'avait honoré. Le mieux que je pouvais espérer était qu'il ait agi par culpabilité.

Millie m'avait mise en garde. Le syndrome de Stockholm. Tout simplement. J'aurais dû rester à l'écart de ce sale beau gosse arrogant. Cette fois-ci, j'avais eu ma dose.

J'attrapai mon téléphone et composai son numéro. Il répondit immédiatement.

— *Oui, mon cœur ?*

— Je ne veux plus te voir, Mathias.

— *Qu... quoi ! Attends, je pars de chez moi, j'arrive dans cinq minutes, tu vas m'expliquer ce que...*

— Non, tu ne viens pas. Je t'ai fait entrer dans ma vie parce que j'étais fragile... et idiot. Mais tu sais aussi bien que moi que nous n'avons rien à faire ensemble. Et tu sais quoi ? Tu m'as fait changer d'avis en ce qui concerne les Bad Boys prétentieux. Vous êtes encore plus minables que ce que j'imaginai. J'espère que tu vas continuer à voler, le Bourreau, parce que tu n'es bon qu'à ça.

— *Lo... Loren, je ne comprends pas... pourquoi tu...*

— Et si tu mets un pied chez moi, j'appelle la police et porte plainte pour harcèlement.

Je raccrochai avant d'éclater en sanglots. Je n'y étais pas allée de main morte, et le sentiment de trahison avait exacerbé mes propos.

Je n'avais plus qu'un coup de fil à passer pour boucler définitivement cette histoire.

— *Allo ?*

— Bonsoir, serait-il possible de parler à Maître Faliyot ?

— *C'est moi-même.*

— Bonsoir, mademoiselle Clarke à l'appareil, la victime de votre client, monsieur Stevenson.

— *Oh, je vois. Que puis-je pour vous ?*

— Je ne veux plus de l'aide de monsieur Stevenson. J'aimerais que vous vous assuriez qu'il en tient compte.

— *De... Je ne comprends pas bien, mademoiselle Clarke.*

— Le juge a libéré monsieur Stevenson à condition qu'il m'apporte son aide. Désormais, je n'en ai plus besoin et souhaite qu'il reste loin de moi, voilà tout.

Au bout du fil, j'entendis un petit ricanement qui me contraria.

— *Hum... il n'a jamais été question d'une telle condition, mademoiselle Clarke.*

Le dernier morceau du puzzle vint s'ajouter lamentablement au reste. Pour une raison encore obscure, Mathias m'avait menti. Je raccrochai.

**

MATHIAS

Je n'ai jamais eu autant de mal à respirer. Une douleur lancinante se propage dans ma cage thoracique. J'entends des pas derrière moi. Yann.

— Hé, désolé pour le retard, dit-il.

Yann ouvre la porte et j'entre comme un putain de zombie. Il me lance mon trousseau de clés.

— Elles étaient sur le canapé. Tu as dû les faire tomber en t'asseyant hier. Tu vas chez ta copine ?

Loren.

— Euh... non. Pas ce soir.

Je regarde dans le vide, abasourdi. L'incompréhension et la rage m'envahissent. Je sais que j'ai fait des choses minables. Mais près d'elle, j'avais l'impression d'être quelqu'un de fréquentable, et même d'avoir un avenir, un vrai.

— Au fait, dit Yann en me tendant une bière, si jamais tu changes d'avis pour samedi, tu peux toujours te joindre à nous.

« *J'espère que tu vas continuer à voler, le Bourreau, parce que tu n'es bon qu'à ça.* »

Je ne suis peut-être bon qu'à ça, mais je n'en ai plus envie.

— Je ne sais pas, on verra.

Samedi 28 Février

LOREN

— *Je passe te voir ce soir dès que je quitte le travail. Tiens le coup, et téléphone-moi si ça ne va pas.*

— C'est promis, Millie.

Je raccrochai le téléphone et me forçai à prendre une douche et manger un morceau. Ces dernières quarante-huit heures avaient été un cauchemar. Au sens propre. Je m'étais réveillée en larmes chaque heure de la nuit, cherchant désespérément les bras de Mathias, avant de me remémorer les raisons pour lesquelles je ne voulais plus de lui : frère malsain, dévouement total pour celui-ci, et vie mouvementée dans laquelle il n'y avait pas de place pour une relation sérieuse.

Cependant, une part de moi refusait de croire que ses gentilles attentions étaient purement calculées. Et surtout, il me manquait cruellement.

Son prénom s'afficha une fois de plus sur l'écran de mon téléphone. Je croisai mes doigts dans mon dos pour m'empêcher de répondre. Quelques secondes plus tard, une courte sonnerie m'indiqua qu'il avait laissé un message sur mon répondeur. Je l'écoutai aussitôt, laissant son timbre grave apaiser mes tensions.

— *Je sais que tu ne veux pas de moi, Loren, mais je serai chez toi dans quelques minutes. Je veux seulement m'assurer que tu te rends à l'exposition.*

Bon sang ! Pourquoi n'allait-il pas directement à sa petite soirée cleptomane ? Hors de question que le grand frère me tombe encore sur le dos. Je rassemblai mon courage et rappelai Mathias.

— *Oui, ma belle ?*

— Je ne veux pas que tu viennes. Et cesse de me téléphoner ou bien, j'appelle la police.

— *Je sais, mon cœur, dit-il de sa voix chaleureuse. Et je suis même prêt à les appeler moi-même, dès que je t'aurai accompagné à cette exposition.*

— Je ne te laisserai pas entrer !

— *Mon cœur, tu ne m'écoutes pas. Que tu me laisses entrer ou non, je serai chez toi dans une minute. Figure-toi que les entrées par effraction font partie intégrante du cambriolage, et comme tu l'as dit toi-même : je ne suis bon qu'à ça. Maintenant, écoute-moi bien. D'ici quelques minutes, tu vas entendre du bruit dans ton appartement. Je ne veux pas que tu t'affoles, ma belle. Ce sera seulement moi. À tout de suite.*

Merde ! Il était prêt à prendre de gros risques simplement pour que j'expose mes peintures.

Je vérifiai ma porte d'entrée lorsqu'un coup sourd résonna en direction du couloir. Bon sang, comment faisait-il ça ? J'entendis comme le tintement d'un verre qui se brise, et Mathias apparut dans le salon.

Mon cœur se mit à battre la chamade et je reculai.

— Tu... tu ne peux pas rester là.

— Calme-toi, ma belle, dit-il en levant les mains. Je suis simplement venu te proposer de t'emmener à l'exposition.

— Non, je ne pourrai pas y aller. Et de toute façon, tu as déjà des projets pour ce soir.

Il fronça les sourcils.

— D'où tiens-tu cette information ?

Je scellai mes lèvres pour ne plus dire un mot.

— Loren, parle-moi. Est-ce que mon frère est entré en contact avec toi ? Il t'a téléphoné ?

À la mention de son frère, je ne pus empêcher mes membres de trembler. Mathias se crispa et un air dur emplît ses traits.

— Réponds-moi, ordonna-t-il.

— Je ne peux pas, murmurai-je en ravalant mes larmes.

Son visage se transforma en masque de colère.

— Est-ce qu'il t'a menacé ? gronda-t-il. Loren, dis-moi qu'il n'est pas venu ici !

Je détournai la tête. Sans prévenir, le Bourreau se rua sur moi et me souleva dans ses bras pour me serrer contre lui. J'enroulai les miens autour de son cou et inspirai son odeur masculine qui m'avait tant manqué. Tandis qu'il me portait jusqu'au canapé, il emmêla ses doigts dans les mèches de mes cheveux. Cela semblait le calmer. Il s'assit et m'installa sur ses genoux, face à lui.

— Je veux que tu me dises exactement ce qui s'est passé, déclara-t-il gentiment en repoussant mes mèches en arrière.

J'inspirai à fond et me forçai à parler. Sa proximité m'inspirait sérénité et confiance. Quand j'eus terminé mon récit, il me demanda :

— Pourquoi n'as-tu pas essayé de fuir ou de crier ?

— Parce qu'il avait un flingue.

Une ombre de rage passa dans son regard. Aussitôt, il reprit une mèche entre ses doigts. Puis il me regarda droit dans les yeux.

— Je veux que tu saches que je n'ai jamais eu l'intention de participer au casse de ce soir, même lorsque tu m'as dit que je n'étais bon qu'à ça.

Une vague de remords me traversa.

— Je ne le pensais pas, je voulais seulement t'éloigner de moi.

— Je sais. Mais comment as-tu pu croire les paroles de mon frère plutôt que les miennes ?

Je haussai les épaules.

— Vous avez vécu des choses difficiles, vous êtes liés, c'est évident qu'il te connaît mieux que personne.

— Il ne connaît de moi que la partie qui l'intéresse. Et je ne suis pas mon frère. Je sais à quel point, il peut être manipulateur et égoïste. C'est d'ailleurs sans doute lui qui a dérobé mes clés, comme il a dû me suivre pour savoir où tu habitais. La différence entre lui et moi, c'est que je n'ai jamais pris plaisir à commettre ces délits. Tu as été le déclic, Loren. Mais même sans te connaître, j'aurais fini par arrêter ces conneries.

Mathias fixa ma bouche et caressa mes lèvres du bout des doigts.

— Cela fait une semaine que tu passes avant mon frère, et tu n'as aucun souci à te faire, cela continuera ainsi.

— Comment puis-je en être sûre ?

— Parce que tu es devenue ma priorité, Loren. Et personne ne changera ça, pas même toi.

À ces mots, je me détendis. Il continua.

— Jeudi soir, je voulais t'annoncer que mon patron est content de moi, et il se pourrait qu'il m'embauche définitivement à la fin de mon stage.

Je lui souris, j'étais heureuse pour lui, et fière qu'il se donne les moyens de réussir. Pourtant, un dernier point restait sans réponse.

— J'ai téléphoné à ton avocat. Il m'a dit qu'il n'avait jamais été question d'une quelconque aide de ta part me concernant. Pourquoi as-tu inventé ça ?

Mathias ferma les yeux et accusa le coup. Puis il les ouvrit et affronta mon regard suspicieux.

— Je suis vraiment désolé. C’est le seul moyen que j’ai trouvé pour rester en contact avec toi.

— Tu as mis au point ce stratagème pour me venir en aide et te déculpabiliser ?

— C’est ce que j’ai voulu croire au début. Mais j’ai vite compris que j’étais éperdument amoureux de toi, mon cœur. Et il était inenvisageable pour moi de ne plus te revoir.

Mathias leva son index et ferma sa mâchoire inférieure d’une petite poussée.

— Tu n’es pas obligée de répondre quoi que ce soit, dit-il en souriant. J’aimerais juste savoir si tu comptes m’offrir une seconde chance.

— Bien sûr, mais ton frère...

— On s’occupera de ça quand le moment sera venu. Pour l’instant, j’aimerais accompagner mademoiselle Clarke à sa première exposition.

J’avais devant moi un homme attentionné, intelligent, et visiblement amoureux. Bon, il était beau gosse, mais ce n’était pas de sa faute, après tout.

Une demi-heure plus tard, je réapparus dans le salon, vêtue d’une robe de soirée noire décolletée dans le dos et d’escarpins à talons hauts.

Mathias cligna des yeux et inspira difficilement.

— Dis-moi qu’on a encore une demi-heure devant nous, supplia-t-il.

— J’aimerais, mais ce n’est pas le cas.

— En route, grogna-t-il en me tendant mon manteau.

Durant le trajet, il ne cessa de glisser sa main sous ma robe pour vérifier que mes bas étaient bien en place.

Mes tableaux couvraient tout un pan de la galerie. Les huit toiles étaient bien là, mais le prix de deux d’entre elles avait été recouvert d’un papier argenté.

— Avant que je saute de joie comme une hystérique, dis-moi ce que signifie ce petit coupon argenté, demandai-je à Mathias.

— Deux de tes toiles sont déjà vendues. Et il n’est que vingt heures trente. Félicitations, ma belle, déclara-t-il en me tendant une coupe de Veuve Clicquot.

Roger nous accueillit chaleureusement.

— Vous êtes absolument splendide, Loren, déclara-t-il en me serrant poliment la main.

Puis il se tourna vers Mathias et lui donna une forte accolade, m’évoquant brièvement l’image d’un père serrant son fils dans ses bras.

**

MATHIAS

Loren me presse la main.

— Il faut vraiment que j’aille aux toilettes pour évacuer les deux verres de ce fabuleux truc à bulles.

Elle est resplendissante. Je la regarde s’éloigner tandis qu’elle me fait don d’un petit déhanché qui affole mes pulsions. J’ai une irrésistible envie de la suivre, mais je m’efforce de lui laisser un peu d’espace.

— Je suis heureux de te savoir en si bonne compagnie, déclare Roger que je n’avais pas vu arriver. Vous formez un très beau couple.

— Merci.

— Qu’est-ce qui te tracasse, Mathias ?

Pas la peine de nier, Roger lit en moi comme dans un livre ouvert.

— Des problèmes avec mon frère. Il est allé trop loin cette fois-ci.

— Les ennuis que tu rencontres avec ton frère ne datent pas d’hier. Il serait temps que tu y mettes

un terme une fois pour toutes. Tu es quelqu'un de bien, Mathias, tu mérites de t'en sortir. Malheureusement, ce n'est pas le cas de tout le monde, et tu n'y changeras rien.

— Oui. J'ai compris ça récemment.

— Très bien. Et ne laisse pas cette jeune fille t'échapper.

— Je n'en ai pas l'intention.

Justement, cela fait bien cinq minutes qu'elle est aux toilettes maintenant, et jouer le mec détaché n'est finalement pas pour moi. Je traverse la salle et me retrouve devant la porte battante qui dessert les lavabos et toilettes pour dame.

Une voix d'homme me parvient, que j'identifie aussitôt. Je pousse le battant, essayant de contenir la fureur qui m'emporte. Loren est au fond de la pièce, tremblante et apeurée, mais elle va bien. Yann se retourne, le visage saisi par la colère.

— Comment peux-tu me laisser tomber, moi qui t'ai toujours protégé ?

Je tends un bras vers Loren.

— Viens ici, mon cœur. Tout de suite.

Elle se plaque contre moi et je me tourne vers Yann pour lui répondre.

— Tu ne m'as jamais protégé. Tu m'as toujours envoyé faire ton sale boulot sans te soucier des conséquences. C'est moi qui t'ai toujours couvert. Et je ne le ferai plus.

— Tu ne dis pas ça sérieusement. Je te connais, Mathias...

— Non, c'est faux ! Tu n'as jamais appris à me connaître ni à savoir ce que je voulais vraiment. Et tu as menacé ma petite amie. Ne me demande plus rien désormais parce que la réponse sera non.

La mâchoire de Yann est prise de spasmes. Il avance, me fusillant du regard, et désigne Loren du doigt.

— J'aurais mieux fait de ne pas louter cette pute, il y a huit mois !

Le coup est parti... sans que je comprenne comment. C'est ce que j'ai constamment répété aux policiers durant l'interrogatoire.

Un animal sauvage vient de prendre possession de mon corps et se jette sur mon frère. Yann croule sous les coups, impuissant, alors qu'un hurlement me reconnecte à la réalité.

C'est Loren qui me supplie d'arrêter. Je stoppe mes gestes et plonge dans ses yeux. Sa seule présence me rappelle que cet enfoiré n'en vaut pas la peine.

Yann est stupéfait. Il réalise qu'il est loin de faire le poids contre moi. Levant les bras, il capitule.

— Maintenant, relève-toi, lui dis-je.

Il se redresse.

— Je ne veux plus jamais que tu t'approches d'elle. Et je ne veux plus être au courant de tes plans. Dis que tu as compris.

— Oui. J... j'ai compris, dit-il en hochant la tête avant de s'enfuir par la porte battante.

Je reporte toute mon attention sur Loren, dont le visage est empli d'inquiétude. Elle pose ses mains fraîches sur mon visage.

— Mathias ¿ Est-ce que tu vas bien ?

Mieux que bien. Un sourire étire mes lèvres et je murmure, croyant à peine à mes propres mots.

— Ce n'était pas moi. Cela veut dire que je ne t'ai jamais fait souffrir. Cela veut dire que j'ai le droit de t'aimer. Bordel ! Si tu savais comme je t'aime !

Elle va dire quelque chose, mais je l'en empêche en me jetant sur ses lèvres.

De retour dans la salle, je ne la lâche plus d'une semelle. Une fille blonde qui ressemble à un ressort sur pattes se jette sur elle en l'enlaçant.

— Loren ! Félicitations !

Lorsqu'elle m'aperçoit, elle s'immobilise.

— Millie, ferme la bouche, tu vas baver, dit Loren. Je te présente Mathias.

Millie plisse les paupières.

— Oui, bien sûr, le Bourreau. Salut, répond-elle, froidement.

— Non, répond Loren, il n'est pas le Bourreau finalement, juste Mathias. Je t'expliquerai. Mathias, je te présente Millie, ma meilleure amie. Et... Alex, c'est ça ?

Le jeune homme qui accompagne Millie acquiesce du menton et me serre la main. Loren se penche à mon oreille.

— Tu n'as pas besoin de retenir son prénom. Les petits copains de Millie ont une date de péremption relativement courte.

**

LOREN

— Félicitations, Loren.

Dans ma cuisine, Mathias fit tinter mon verre contre le sien et me souleva pour me déposer sur le plan de travail.

— Est-ce que tu as l'intention de me rendre ivre ? demandai-je en prenant une gorgée.

— J'avoue que ça ne me déplairait pas. Mais pour ce soir, je préfère que tu restes consciente de tout ce que je vais te faire.

— Est-ce que tu vas enfin me retirer ces bas que tu ne cesses de tripoter ?

— Oh, non, mon cœur, tu n'y es pas du tout. C'est même la seule chose que je vais te laisser.

Il posa son verre et entreprit de retirer mes escarpins, puis ma robe. Mes sous-vêtements ne tardèrent pas à rejoindre le tas d'habits qui s'accumulait au sol.

Mathias embrassa tout mon corps, sans s'attarder davantage sur mon épaule, contrairement aux autres fois. La culpabilité l'avait déserté, et les soins qu'il me prodigua n'en furent que meilleurs.

Avec une habileté hors pair, il s'appropriä chaque centimètre carré de mon corps, mêlant une dextérité sans égal, une bouche intrusive, et ce que j'identifiai comme étant le dos d'une petite cuiller. Deux orgasmes plus tard, il m'aida à descendre du plan de travail et me fit pivoter.

De ses caresses audacieuses, il subjuga ma peau, puis s'enfonça résolument en moi et me posséda avec passion, jusqu'à ce que nos corps déferlent en un délicieux torrent de volupté.

Je le laissai enfin m'emporter sous la couette, satisfaite et épuisée. Lorsqu'il se pencha pour m'embrasser, je l'arrêtai d'un doigt sur ses lèvres.

Le sentiment qui m'habitait était bien plus difficile à exprimer que le pardon, mais la sensation n'était que douceur et euphorie.

— Je t'aime Mathias, murmurai-je.

Toute assurance l'abandonna et il me dévisagea un instant, cherchant à canaliser le flot d'émotions qui le percutait. Il finit par me décocher un sourire éblouissant avant de s'emparer de nouveau de mes lèvres.

Trois mois plus tard...

LOREN

— Vos papiers d'identité, s'il vous plaît.

J'ouvris mon sac à main et tendis ma carte d'identité à la secrétaire. Mathias fit de même.

— Bien. Vous pouvez passer sous le portique de...

— Ça va, on connaît.

Dans la salle commune, Yann nous attendait à la table du fond. Il m'adressa un signe de tête courtois et détourna rapidement les yeux, craignant les représailles de Mathias.

Suite à un casse, la police l'avait incarcéré, puis avait retrouvé chez lui des objets déclarés volés depuis plusieurs mois, ce qui avait considérablement alourdi sa peine. Mathias, qui avait emménagé chez moi plus de deux mois auparavant, n'avait pas été inculpé dans cette affaire.

— Comment vas-tu ? s'enquit Mathias.

— Pas terrible. Cet abruti de gardien en a après moi.

— Adresse-toi plutôt au brun moustachu, il est sympa.

Yann regarda son frère et inspira profondément.

— Je voulais te féliciter pour ton contrat d'embauche. Je regrette de ne pas avoir réellement été là pour toi lorsqu'il le fallait. J'espère seulement que tu es heureux.

Mathias m'enserra la taille pour m'attirer encore plus près de lui.

— Je le suis. Mais tu sais qu'il me faudra du temps pour te pardonner et te faire confiance.

Yann acquiesça humblement et se tourna vers moi.

— Et je voulais m'excuser auprès de toi, Loren, pour...

— Laisse tomber, le cleptomane, le coup des excuses, je connais. Tout ce que je souhaite, c'est que tu n'impliques plus Mathias dans tes activités douteuses. Le reste, je ne veux plus en entendre parler. Bon, c'est sûr, j'aurais préféré avoir un beau-frère chocolatier, ou même confiseur, mais on ne choisit pas sa famille.

Il m'adressa un sourire timide. Le gardien l'appela.

Chaque fois que nous rendions visite à Yann, je me faisais du souci pour Mathias. Bien sûr, Yann méritait amplement de moisir ici deux ou trois siècles, mais il était son frère, sa seule famille, et cela était certainement pénible pour lui de le voir dans de telles conditions.

Dans la voiture, je posai ma tête contre son épaule.

— Comment vas-tu ? lui demandai-je.

— Cesse de t'inquiéter, je vais bien. Je suis là où je dois être, et mon frère est là où il doit être. Et Millie nous attend au *Clover Pub*, avec... euh... bref, elle nous attend.

Il démarra et posa sa main sur mon genou.

— J'ai quelque chose pour toi, dit-il en souriant mystérieusement, mais il faudra que tu patientes jusqu'à ce soir.

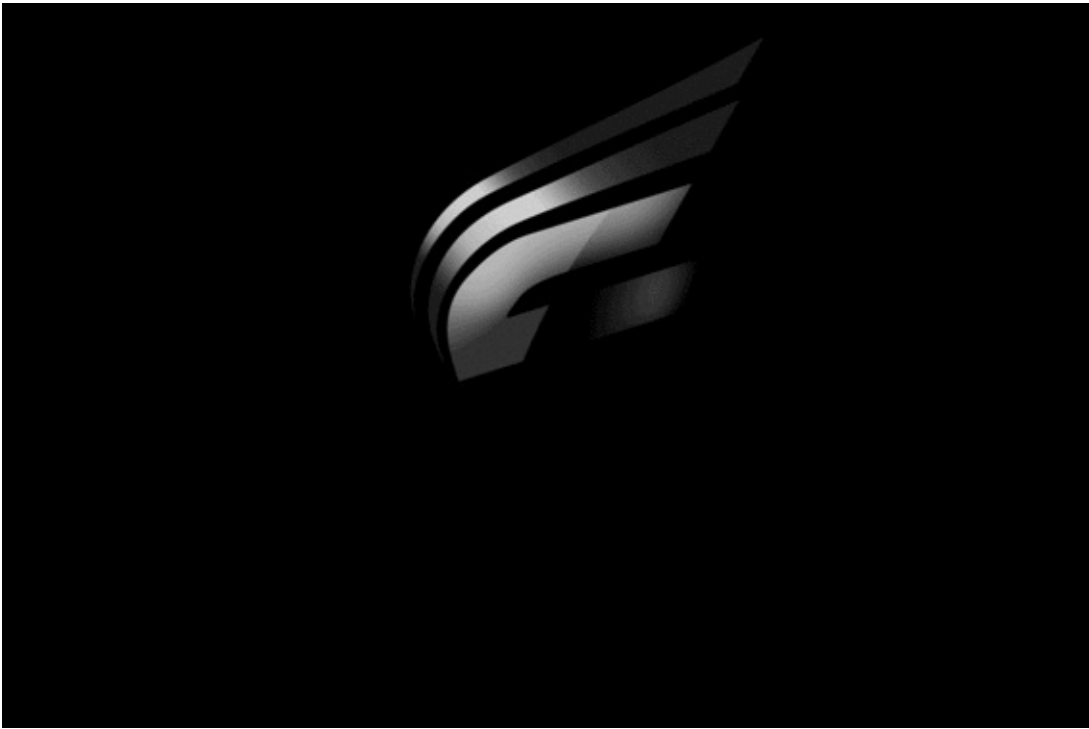
Je fis semblant de n'avoir pas remarqué l'écrin à bijoux dans sa poche et me contentai de lui rendre son sourire.

Toute notre actualité en temps réel :
annonces exclusives, salons, dédicaces, bons plans...

facebook.com/editionssidhpress

twitter.com/sidhpress

www.sidhpress.com



Imprimé par Lightning Source
1 avenue Gutenberg
78316 Maurepas Cedex

1. Lundi 22 Octobre
2. Mercredi 24 Octobre
3. Samedi 21 Février
4. Dimanche 22 Février
5. Lundi 23 Février
6. Mardi 24 Février
7. Mercredi 25 Février
8. Jeudi 26 Février
9. Samedi 28 Février
0. Trois mois plus tard...